

DOCUMENT DE TRAVAIL

LE TRAVAIL VU DU CHÔMAGE  
UNE COMPARAISON HOMMES/FEMMES

YOLANDE BENARROSH

**N° 62**

mai 2006

**CENTRE  
D'ETUDES  
DE L'EMPLOI**

«LE DESCARTES I»  
29, PROMENADE MICHEL SIMON  
93166 NOISY-LE-GRAND CEDEX  
TÉL. 01 45 92 68 00 FAX 01 49 31 02 44  
MÉL. [cee@cee.enpc.fr](mailto:cee@cee.enpc.fr)  
<http://www.cee-recherche.fr>

# Le travail vu du chômage

## Une comparaison hommes/femmes

YOLANDE BENARROSH

[yolande.benarrosh@mail.enpc.fr](mailto:yolande.benarrosh@mail.enpc.fr)

*Centre d'études de l'emploi*  
*Centre d'études et de recherches sur les qualifications*

DOCUMENT DE TRAVAIL

N° 62

mai 2006

ISSN 1629-7997  
ISBN 2-11-096184-8

# LE TRAVAIL VU DU CHÔMAGE UNE COMPARAISON HOMMES/FEMMES

Yolande Benarrosh

## Résumé

Ce texte cherche à appréhender les significations du travail du point de vue des chômeurs, à partir de diverses situations de chômage et de différentes trajectoires professionnelles antérieures au chômage. Les évocations du travail donnent, *au-delà des représentations*, la mesure de ce qui s'y *jouait*, selon les personnes et leurs parcours. Elles permettent de saisir, en miroir, les *vécus* (ou significations) du chômage.

Deux figures du travail se dessinent : le « travail norme » et le « travail pour soi ». La première se conjugue avec un vécu du chômage sur le mode de la vacuité, de la perte de statut et de l'ébranlement important de repères de tous ordres. La seconde permet un vécu du chômage moins douloureux, voire des réélaborations de la place du travail, ce qui suppose toutefois un certain nombre de conditions qu'il convient également de sonder, au-delà des représentations des personnes concernées.

Nous présentons deux modalités du « travail norme », en comparant les discours d'hommes et de femmes aux parcours antérieurs analogues. Puis nous confrontons le discours de ces dernières avec celui d'autres femmes, immigrées ou exilées en France, en situation de grande précarité. Le discours de celles-ci révèle qu'un socle préalable est nécessaire à l'élaboration de significations du travail.

**Mots-clefs :** significations du travail, vécus du chômage, genre, normes, représentations, situation, expérience.

## *How Do the Unemployed Perceive Work? A Men/Women Comparison*

### *Abstract*

*This text seeks to understand what work means for unemployed people, considering different unemployment situations and professional paths prior to unemployment. The way these people evoke work illustrates, beyond symbolic representations, the extent of what “was actually at stake” for these people according to their paths. It provides a mirror reflection of how unemployment is lived or seen.*

*Two pictures of work appear: “work as social norm” and “work as self-accomplishment”. The first one goes hand in hand with an experience of unemployment lived as a vacuum, a status loss, and an important weakening of all points of reference. The second one is correlated with a less painful experience of unemployment, even with a reassessment of the value of work, what however implies a certain number of to be probed conditions, beyond the personal meanings of concerned individuals.*

*We present two modes of “work as social norm” and compare what men and women, who have had similar former paths, say. We confront then the account of these women with that of other women, either immigrants or exiled in France, who live in great precarity. Their account reveals that a prior basis is needed to build what work means.*

**Key words:** *significance of work, experiences of unemployment, gender, norms, symbolic representations, situation, and experience.*

## INTRODUCTION<sup>1</sup>

Comment les chômeurs voient-ils le travail ? A-t-il la même signification, selon qu'ils sont hommes ou femmes, français ou migrants ? Comment appréhender ces significations dans les discours et à quels autres facteurs importants renvoient-elles (génération, passé professionnel, situation familiale...) ? Pour répondre à ces questions nous nous appuyons sur une centaine d'entretiens approfondis, auprès de chômeurs et chômeuses de toutes conditions, et dont soixante ont été exploités systématiquement selon la même trame de questions (encadré).

L'objet central de cette recherche a consisté à s'interroger sur les significations que revêt le travail à *partir du chômage* et des différentes situations de chômage. Il s'agit de déplacer le regard qu'on porte sur cet objet, pour mieux saisir, en creux ou par défaut, ce qu'est et ce que signifie, aujourd'hui, cette *activité spécifique*. Cette recherche s'inscrit donc dans une approche du travail, qui est demeurée longtemps marginale en sociologie où ont dominé les questions organisationnelles et de rapports de force dans le monde du travail (Bidet, 2006 ; Vatin, 1997). Elle fait suite à des travaux de terrain où la question du sens du travail s'avérait incontournable pour comprendre l'activité même de travail (Benarrosh, 1999) et pour réfléchir à la question de la « centralité du travail » dans la vie des individus, laquelle a fait l'objet d'un débat important et nécessaire, mais par trop idéologique, dans la seconde moitié des années 90, c'est-à-dire lorsque le chômage a atteint son plus haut niveau (Benarrosh, 2001). Comprendre le travail comme activité supposait de se décentrer de la discipline sociologique, ou de ses questions d'une période, en acceptant de rencontrer les approches d'autres disciplines, telles que la philosophie (Schwartz, 1992 et 1997) et la psychologie du travail (Clot, 1999). Enfin, cette interrogation doublement décentrée sur le travail (à partir du chômage et en s'ouvrant à d'autres préoccupations disciplinaires), constituait une bonne manière de saisir les significations ou « vécus » du chômage (Benarrosh, 2003). C'est donc aussi par un déplacement d'optique que le chômage peut être appréhendé (Demazière, 1995 et 2006).

Il s'agit d'une enquête par entretiens approfondis, menée à Paris et dans deux départements d'Ile-de-France entre 2003 et 2005, auprès d'une centaine de chômeurs et chômeuses de tous âges et toutes conditions, dans le but d'explorer les discours sur le travail quand celui-ci fait défaut (60 entretiens exploités suivant les items ci-dessous). La comparaison générale porte sur deux « populations » (chacune étant très hétérogène) : les chômeurs organisés rencontrés dans les locaux de quatre associations (AC ! CGT, APEIS, MNPC), et / ou à l'occasion d'assemblées générales à la Bourse du travail ; les chômeurs non organisés, rencontrés dans des organismes prestataires de l'ANPE, où ils suivaient différents stages et ateliers de recherche d'emploi et d'élaboration de projet ; une population de jeunes de moins de 26 ans a été également interviewée dans trois missions locales.

Cette double entrée, chômeurs organisés/non organisés, avait pour objectif d'analyser les discours critiques, du travail et des institutions du chômage, des différentes organisations de chômeurs, et de sonder comment les chômeurs organisés, « militants de base », reprennent et argumentent ces discours, quelles expériences les

---

<sup>1</sup> Ce texte s'appuie sur une composante des résultats d'une recherche récente, portant plus généralement sur « Les chômeurs, leurs institutions et la question du travail » (Benarrosh, 2005). Il reprend une communication au colloque « Marché du travail et genre dans les pays du Maghreb », Rabat, 15-16 mars 2006. 2<sup>ème</sup> colloque international organisé par le MAGE (Paris), le CERED (Rabat) et le DUBLEA (Bruxelles).

étayent ou les rendent fragiles. Il s'agissait de leur comparer les discours des chômeurs qui n'ont pas fait de démarche vers ces organisations. Une des questions de départ porte alors sur les réélaborations éventuelles des significations du travail et du chômage, quand celui-ci se prolonge et/ou quand il s'accompagne d'une activité militante spécifique, dans des organisations de chômeurs.

L'approche générale concerne les significations du travail, avec, comme hypothèse centrale, l'idée que celles-ci sont susceptibles de se révéler dans leur « replis » lorsque le travail est abordé en creux ou par défaut : à partir des situations de chômage.

#### *Rapport au travail et au chômage : items d'analyse*

La grille d'entretien a été le produit d'enquêtes antérieures : sur le travail et le chômage auprès de différentes populations<sup>2</sup>, sur les « acteurs de l'emploi »<sup>3</sup>, et de notre participation, sur cette base, à des débats théoriques et politiques sur ces thèmes<sup>4</sup>. En reprenant systématiquement les items récurrents, qui s'avéraient importants pour les personnes alors interrogées, et qui apparaissaient souvent spontanément quand elles relaient leurs expériences de travail et/ou de chômage, cette grille, bien que très touffue, a été conçue davantage comme une « grille de relances » que comme une grille de questions. Certaines questions, en particulier celles relatives à des caractéristiques « objectives » ont été directes quand elles n'étaient pas amenées spontanément. Comme a été directe, en fin d'entretien, la question du point de vue des personnes, en général et pour elles-mêmes, sur l'idée d'un revenu d'existence ou revenu inconditionnel, sans demande de contrepartie. Cette question visait, d'une part à compléter en la prenant encore par un autre biais, l'approche des significations du travail pour les personnes interrogées ; d'autre part à apporter un élément important au débat sur cette question, élément qui en est en général, et étrangement, absent : les points de vue des chômeurs eux-mêmes...

*Les rapports au travail et au chômage* ont été analysés en prenant en compte les éléments relatifs aux expériences de travail et de chômage, au récit qui en est fait, à la représentation et à la signification du travail et du chômage que recèle chaque discours. Le « vécu » du chômage a été abordé à travers différentes questions, directes lorsque c'était nécessaire : notamment celle de *l'emploi du temps* (raconter une journée ou une semaine type, les activités, les amis rencontrés...). Le rôle de *l'entourage*, (attitude de la famille et des amis par rapport à la situation de chômage), important également pour éclairer les situations de chômage, a pu faire aussi l'objet de questions directes. Enfin, nous avons signalé l'intérêt porté à la dernière question, relative au revenu inconditionnel<sup>5</sup>, pour saisir à partir d'un autre angle les attentes dont le travail est (ou non) investi.

L'analyse des discours à partir de ces entrées a été très artisanale. Chaque entretien retranscrit a fait l'objet d'une analyse d'inspiration phénoménologique, le sens et l'expérience étant au centre de notre approche du travail. Cette approche a fait ressortir, par comparaison, certains discours et certains « groupes » de chômeurs, selon des oppositions significatives et structurantes dont nous rendons compte dans l'étude citée, de manière non systématique cependant, étant donné l'exploitation artisanale d'un corpus important. Nous avons néanmoins la base nécessaire pour procéder à un complément d'analyse à l'aide d'un logiciel (quelques tentatives avec Alceste doivent être systématisées pour en éprouver les résultats, la pertinence et ouvertures possibles). Les étapes suivantes ont consisté en un premier résumé thématique de chaque entretien, concentré ensuite en tableau thématique.

Les résultats de notre enquête font apparaître des « différences complémentaires » importantes entre hommes et femmes aux passés professionnels voisins ou comparables, dans les

---

<sup>2</sup> Personnes en reconversion, en transition d'un emploi à l'autre, en chômage sous différents « statuts » (Benarrosh, 1997 à 2003)

<sup>3</sup> Benarrosh, 2000.

<sup>4</sup> Benarrosh 2001 et 2004.

<sup>5</sup> Question posée le plus souvent sous la forme suivante, en toute fin d'entretien : « et si l'on vous proposait un revenu suffisamment correct pour compenser l'absence de travail mais sans exiger de vous une recherche d'emploi ou une contrepartie sous forme de travail ? » ; suivant la réponse, suivait une autre question « et que diriez vous d'un revenu garanti tel qu'on vient de le définir, mais assorti d'un investissement bénévole dans une association par exemple ? »...

significations accordées au travail et dans les vécus du chômage : deux aspects que nous abordons comme un « tandem ».

Ces différences émergent des récits qui articulent spontanément, perte de travail, situation familiale, place ou rôle dans la famille. Ces articulations apparaissent surtout chez les chômeurs et chômeuses, français et étrangers, assez âgés (autour de 50 ans), qui ont un passé professionnel *consistant et d'un seul tenant*, pour qui le chômage bouleverse assez brutalement les modes de vie. Celui-ci place désormais la sphère familiale et domestique, sur le devant de la scène des *occupations*... et des *préoccupations*.

Mais, si hommes et femmes soulignent ces bouleversements alors qu'ils évoquent ce que travailler signifiait pour elles et eux, ils ne les vivent pas de la même manière.

Nous avons distingué dans cette étude, suivant une démarche inductive, deux grandes modalités de rapport au travail, qui ne sont pas étanches et peuvent se modifier à travers l'expérience professionnelle et autres expériences et *moments* de la vie ; notamment à travers l'expérience même du chômage. Le « travail pour soi », lorsque l'activité de travail et son contenu sont valorisés pour eux-mêmes et pour ce qu'ils apportent à la personne ; le « travail norme », dont les attributs en « trois S » (salaire, statut, socialisation) sont en quelque sorte « extérieurs » au contenu de cette activité spécifique, extérieurs à *l'activité* comme occasion de connaissance et de transformation de soi.

Les hommes et femmes que nous mentionnons ici sont plutôt du côté du « travail norme », mais ils et elles ne se distribuent pas dans les mêmes « S » : une fois au chômage, les premiers valorisent, dans ce qu'apportait le travail, les deux premiers « S » (salaire et statut), tandis que les secondes valorisent la socialisation liée au travail, dont elles sont privées dans le chômage, sans négliger le problème du salaire, surtout lorsque leur conjoint ne travaille pas ou lorsqu'elles sont divorcées.

Mais le « statut » valorisé et regretté par les hommes au chômage n'est pas forcément celui qui était le leur dans le travail. C'est le statut acquis dans la famille à travers le fait même de travailler qui est ébranlé, aux yeux des proches (selon eux) et à leurs propres yeux.

Quant aux femmes, la socialisation qui était liée au travail n'est pas tant décrite en termes de collègues perdu(e)s, qu'en termes d'occasions de sortir de la sphère domestique, d'avoir une place et d'être *utiles dans la société, hors de la famille*. Il s'agit, pour reprendre des termes entendus chez certaines, du *sentiment d'exister* (Flahaut, 2002), qui les feraient tendre vers l'autre modalité de signification du travail, celle du « travail pour soi »<sup>6</sup>.

Ainsi, alors que ce sont les hommes qui sont traditionnellement censés tirer leur estime de soi de *l'extérieur* de la sphère domestique, et notamment du travail, c'est *de l'intérieur*, de la famille, que vient d'abord dans leur discours, la reconnaissance associée au travail... *quand celui-ci n'est plus...* *Et inversement pour les femmes*.

Le travail vu du chômage serait donc du côté de *l'avoir* pour ces hommes (rôle et statut dans la famille), alors qu'il demeure du côté de *l'être* (sentiment d'exister hors de la famille) pour ces femmes. Ces figures et représentations sont « retravaillées » par les chômeurs et chômeuses militant dans différentes associations (AC !, APEIS, CGT chômeurs, MNPC), qui, à des degrés et avec des succès divers, se proposent de les réélaborer via la politisation des questions du chômage et du travail. (Clot et Pendaries, 1997 ; Demazière et Pignoni, 1999 ; Benarrosh, 2005)

---

<sup>6</sup> On développe dans l'étude que le « travail pour soi » requiert cependant diverses conditions d'élaboration.

Famille et travail sont également imbriqués dans les discours de femmes migrantes maghrébines, en situation de grande précarité en France. Pour résumer abruptement cette intrication, on peut avancer que se joue pour elles, dans les études et le travail dans leur pays d'origine, puis dans la décision d'émigrer, l'émancipation par rapport à la famille, nucléaire et élargie, et tout particulièrement par rapport à ses hommes (par rapport aux mères également qui souvent relaient, dans leurs propres registres, la domination masculine). Ces femmes, originaires de milieux relativement aisés, paient leurs choix par la grande précarité qui est la leur en France : sans papiers ni logement (ou les ayant attendus fort longtemps), élevant seules leurs enfants, de pères maghrébins (les déboires avec les hommes du pays continuant dans l'immigration). Un facteur important à souligner : c'est souvent leur propre père qui a été l'appui déterminant pour rendre possibles les choix, d'étudier, de travailler, d'émigrer... Certaines explications de ce rôle des pères, avancées par les intéressées elles-mêmes, renvoient à des registres très différents. L'explication factuelle tient à ce que le père a travaillé ou étudié en France et a un esprit plus « ouvert » que les frères et autres hommes de la famille (oncles ou grands pères), qui n'ont pas vécu à l'étranger et qui, selon leur génération, font retour aux traditions ou ne les ont jamais abandonnées. Une explication plus psychologique est que le père n'a pas eu de garçon et que la fille aînée -interviewée- a bénéficié, contrairement à ses cadettes, d'une éducation plus libre et des investissements paternels dont un garçon aurait fait l'objet : encouragements mentionnés aux études, au travail, à l'émigration et, dès l'enfance, immersion dans la société masculine du père, essentiellement dans la sphère de son travail<sup>7</sup>.

Dans d'autres cas, le travail en France, « à la faveur » du chômage du mari, est l'occasion de découvrir un autre univers et... soi-même ; de prendre conscience de l'enfermement.

Les significations du travail sont chez ces migrantes maghrébines<sup>8</sup>, étroitement et en premier lieu, associées à la liberté, à la sortie d'une condition d'éternelle mineure, comme certaines l'énoncent explicitement. Si ces significations ne sont pas étrangères aux attentes exprimées par les autres femmes mentionnées plus haut (notre enquête donnant à voir d'autres figures encore), elles en constituent en quelque sorte *l'amont* ou l'expression première, la plus crue. Leurs histoires et leurs conditions de vie actuelles, la « mission » dont le travail est investi (ainsi que les études et l'émigration dans leurs cas), font que leur rapport au travail ne saurait relever du « travail pour soi » ou du « travail norme »... ou pas encore. Mais du travail comme *un des socles* de l'expression d'une révolte, présente depuis l'enfance pour certaines, comme *condition d'issue*...

Nous présentons d'abord (point 1) une définition générale du « travail norme », telle qu'elle se dessine à travers les entretiens, par opposition au « travail pour soi ». Certains traits de cette définition sont communs aux deux populations majoritaires d'hommes et de femmes auxquelles nous nous intéressons ici. Nous verrons ensuite (point 2) dans quelles configurations du travail norme se trouvent les hommes chargés de famille – dont des hommes maghrébins exilés ou immigrés de longues date –. Nous comparons ensuite, à cette

---

<sup>7</sup> Une des interviewées raconte qu'elle accompagnait ou rejoignait régulièrement son père « au magasin » et était la seule petite fille dans un milieu de commerçants exclusivement masculin.

<sup>8</sup> L'enquête fait apparaître d'autres relations au travail, au chômage et à la famille, à relier bien entendu à une Histoire et à des histoires de vie, extrêmement différentes, chez des femmes exilées des pays de l'Est.

population d'hommes, une population de femmes<sup>9</sup> (point 3) ayant eu le même type de parcours professionnel antérieur au chômage. Les femmes migrantes maghrébines (point 4) permettront de saisir le chemin parcouru par celles que nous aurons déjà présentées juste avant (en point 3). Cette comparaison permettra à son tour de mieux spécifier la situation de ces femmes migrantes, du point de vue de l'approche que l'on se propose dans ce texte. Enfin, en conclusion et pour compléter ce tableau comparatif, mais surtout pour mettre en perspective nos résultats et laisser ouvertes certaines questions, nous nous interrogerons sur les éléments les plus significatifs pour comprendre les places accordées au travail, en tentant d'imaginer un « curseur » qui se déplacerait selon différentes situations et différents moments de la vie. Nous serons amenées pour cela à évoquer d'autres femmes rencontrées dans l'enquête mais non présentées dans cette contribution, pour saisir les facteurs d'étayage des discours sur le travail, en fonction des aires culturelles d'appartenance et des rapports hommes – femmes.

## **1. ÊTRE RECONNU POUR SE RECONNAÎTRE. SALAIRE, STATUT, SOCIALISATION : LES TROIS S DU « TRAVAIL NORME »**

Beaucoup de personnes enquêtées ont un passé professionnel constitué le plus souvent d'une ou deux longues expériences dans la même entreprise. Ayant entre quarante et soixante ans, elles suivent, chez des prestataires de l'ANPE, des formations à l'élaboration de projet ou à la recherche d'emploi, selon qu'est visée la reconversion ou la recherche d'un emploi similaire au précédent. Dans d'autres cas, souvent lorsque ces formations n'ont pas débouché sur une solution, certaines personnes bénéficient d'un suivi individuel long (ASI). D'autres encore, d'origine étrangère, passent d'abord par des organismes enseignant le français, avant d'envisager une réinsertion professionnelle.

Les manières d'évoquer le travail sont plus ou moins argumentées mais ont un socle commun. Ces personnes n'imaginent pas vivre autrement qu'en travaillant, qu'en structurant leur vie autour du travail. Le travail est un « tout », que l'expérience du chômage met en mots. « On doit travailler, on en a besoin, ça nous constitue, c'est comme ça, c'est normal », telles sont les affirmations qui scandent dans un premier temps l'évocation du travail. Ce sont alors les évocations du chômage qui permettent de saisir derrière ce « tout », des articulations entre les trois principaux attributs du travail norme : le salaire, le statut et la socialisation. On va voir que ces trois facettes se définissent et s'articulent de manières différentes, selon les personnes, et notamment selon le sexe (d'abord) et la situation familiale. Mais on y repère ce socle commun que nous nommons « travail instrumental » ou « travail norme », par différence avec le « travail pour soi » et le type de réflexivité qui l'accompagne : la recherche d'une activité qui peut éventuellement contenir des attentes correspondant au travail instrumental, à l'exception toutefois de celle du *statut*, mais où domine largement la quête de l'intérêt personnel, au sens de *s'intéresser à* et se reconnaître, voire s'accomplir. Tandis que la réflexivité sur la signification du travail est d'un autre ordre quand le travail est vécu

---

<sup>9</sup> Rappelons que notre démarche est uniquement qualitative et qu'elle a procédé par entretiens approfondis. Il ne s'agit donc pas de populations au sens statistique et représentatif du terme, ni même au sens de l'homogénéité de profils objectifs (diplômes, qualification des emplois tenus etc. Nous regroupons ces hommes et ces femmes en raison d'un rapport au travail et au chômage partagés (encadré 2), qui peut s'expliquer notamment (mais pas uniquement) par le fait d'avoir eu une longue expérience professionnelle très peu entrecoupée de périodes de chômage et avec peu de changement d'employeurs pour les salariés.

comme une norme ; elle s'exprime sur le mode du recul et est nourrie *a posteriori* par l'expérience du chômage, qui met au jour ce que le travail apportait et que sa perte menace, voire délite, « défait ».

Nous préciserons plus loin quels sont les profils et parcours de ces personnes. Signalons seulement que l'on y trouve des hommes et des femmes, en majorité d'anciens ouvriers et employés, devenus cadres pour certains par le biais des promotions et de l'ancienneté. On rencontre également, bien que plus rarement, des personnes étrangères francophones, exilées politiques depuis quelques années, ayant eu un statut élevé dans leur pays d'origine (professeur, médecin), et ne pouvant, faute d'équivalence, exercer en France. Leur présence dans ces structures plutôt que dans des « antennes cadres » par exemple, s'explique par la combinaison de problèmes que ces personnes ont à surmonter à cause de l'exil et de la perte, parfois brutale, du statut et des revenus antérieurs. Il s'agit alors de procéder au repérage des institutions pouvant les aider matériellement et psychologiquement : trouver un logement, envisager reconversions ou équivalences professionnelles.

Tous et toutes vivent le chômage avec un grand désarroi, le sentiment d'un vide important, du temps trop long, voire d'une cassure (dépression, divorce)... Et l'inquiétude liée à l'âge. Mais, quel que soit l'angle d'approche du travail, on observe des différences importantes dans la hiérarchisation des trois « S » et dans leur articulation. Ces différences sont très marquées selon le sexe (surtout) et la situation familiale (présence ou absence de responsabilité familiale).

## **2. PERDRE SON TRAVAIL APRÈS AVOIR « TOUT » CONSTRUIT AUTOUR DE LUI**

### **« CHEF DE FAMILLE » : « CHÔMAGE DIFFÉRÉ » ET HANTISE DU « CHÔMAGE TOTAL »<sup>10</sup>**

#### **2.1. Réussir son travail pour réussir sa famille : un discours d'homme**

M1, 49 ans, a perdu son emploi depuis un an et suit, au moment de l'entretien, un stage de trois mois, de recherche d'emploi en groupe (OEG). Le récit de sa vie professionnelle, (quel a été votre parcours ?), commencée trente ans plus tôt, est chronologique, scandé par des événements promotionnels et familiaux qu'il intrique en permanence.

Après avoir retracé brièvement ses études professionnelles (CAP-BEP bâtiment) et son entrée comme ouvrier dans une première entreprise (il en a connu deux en tout), il en arrive bien vite à mentionner le premier événement qui lui fait entrevoir des chances de promotion. Il parle encore à la première personne... : « Là, à ce moment, je me suis dit que j'allais peut-être faire quelque chose de bien dans ma vie. »

Ce « je », cédera assez tôt la place au « on », désignant explicitement ou implicitement, sa femme et lui, leur vie commune, leurs projets et réalisations, leur vie de famille et son articulation étroite au travail : *à son travail à lui*. Sa femme travaillait pourtant, s'est arrêtée quelques temps pour élever les deuxième et troisième enfants, et travaille encore au moment

---

<sup>10</sup> Les catégories que Dominique Schnapper (1981) a proposées dans *L'épreuve du chômage*, s'appliquent très bien aux cas des hommes étudiés ici.

de l'entretien, mais son travail à elle n'est jamais mentionné spontanément ni moindrement commenté. On saura simplement, après avoir posé la question, qu'elle est « Clerc aux formalités » et qu'il s'est occupé de « nourrir la famille » quand elle a interrompu provisoirement son activité professionnelle.

Le travail est très vite situé comme valeur appartenant à son époque, à son milieu, et n'est jamais dissocié de la vie de famille : construction de carrière et de la famille suivent une logique linéaire, ascendante... qui va encore de soi dans les années 70.

- « ... avant le boulot, c'était toute notre vie... c'est pas comme maintenant, les jeunes, ils s'en foutent un peu, ils font des études et il y a que leurs diplômes qui comptent... Avant c'était l'expérience qui valait quelque chose : fallait travailler... (...) comme je bossais dur je suis passé chef d'équipe (...) surtout qu'avec ma femme, enfin elle était enceinte, alors c'était une bonne nouvelle ! Il fallait bien qu'on puisse le nourrir et lui faire un bel avenir ! (...). J'étais carré dans mon boulot, vous savez, si vous êtes bosseur vous montez (...) Et puis y'a eu mon fils, alors là avec ma femme on s'est décidé et on a fait construire la maison... Alors avec les allers-retours en voiture et le boulot, ben je le voyais pas beaucoup le petit... ».

La promotion continue, jusqu'à passer cadre vers la fin des années 80... Et la famille se construit en parallèle :

« Là c'était royal ! Pour payer la maison et puis le troisième qui était arrivé entre temps. Ah oui ! j'allais oublier de vous dire ça. Ben là c'était le top ! ... Sauf qu'après, il y a eu des problèmes.... »

La première expérience de chômage, en 1995, passe très vite ; le licenciement a pu être négocié, et M1 qui a alors 40 ans, est embauché ailleurs trois mois plus tard. Mais huit ans après, il est à nouveau licencié, pour motif économique :

- « ...là, on s'y attendait pas avec ma femme (...) On a été vachement surpris ; puis moi, j'avais juste 48 ans, alors là, je me suis dit que j'allais pas retrouver de travail. Non, c'était pas drôle comme histoire. »

Le récit du chômage commence alors, aussi pudique et retenu qu'était exalté celui de la vie professionnelle. Parce que, pour reprendre le modèle du « chômage différé », M1 ne veut pas croire à son prolongement : « il faut que je retravaille, y'a pas photo ! ». Il met à profit son stage pour rechercher très activement du travail et pour continuer de vivre selon un rythme de travail ; parce que aussi, et c'est ce qui se dessine petit à petit, le chômage est vécu comme un temps vide et même comme une honte.

À la question de savoir s'il est soutenu par sa famille et ses amis, la réponse est brève, voire sèche, mais assortie d'un parallèle éloquent. Sorti de la famille nucléaire, qui ne s'en fait pas pour lui dit-il, il préfère ne pas aborder cette question, ni avec les amis (« *ils sont bien où ils sont* »), ni avec ses frères et sœurs : «... ça ne fera rien avancer ; de toute façon c'est comme l'handicapé ! Vous voulez lui tenir la main ? Mais lui il sait ce qu'il a à faire ! Pas la peine de se lamenter ! ».

C'est la durée de l'entretien, deux ou trois questions maladroitement voire abruptes, ainsi que l'installation de la confiance malgré ces maladresses, qui font exploser le désarroi de M1. Est alors livrée la mesure de la vie remplie par le travail, de l'installation du vide que sa perte occasionne à ceux, surtout les hommes, qui n'ont pour autre horizon « que » ... la maison, le jardin, le bricolage :

Q. - C'est impératif pour vous (retravailler), pourquoi ? Parce que c'est un salaire ?

-« Non ! Je vais pas rester chez moi ! Autant me foutre une balle dans la tête !... »

La liste des occupations est, dans le récit du moins, vite faite, et le mode de leur évocation communique la difficulté à remplir le temps, le sentiment de tourner en rond, de toute

évidence éprouvés par M1 : « je fais (...), puis après je bouquine, (...) puis je regarde quel jour on est... Alors je vais chercher le journal... Je bricole, des fois je regarde la télé... Enfin bon, l'après midi on s'emmerde ! »

Enfin la honte, l'image accolée au « chômeur » se dévoile, là encore à l'occasion d'une question sans doute très maladroite mais dont l'interprétation par M1 est éloquente. Alors qu'il évoque la difficulté d'occuper les après-midi, surtout l'hiver, et qu'il mentionne la possibilité de s'occuper du jardin avec la venue du printemps, on lui demande s'il a le « courage de faire du bricolage dans le jardin ». S'il n'y avait pas vraiment de raison de lui poser cette question en termes de « courage » (sinon à cause du froid...), il n'y avait certainement pas derrière ce terme, l'idée qu'y associe M1 : le courage de se montrer aux voisins en plein jour... Voici sa réponse :

-« Et puis moi je m'en fous ! Les voisins ils me voient dans le jardin ? Ils me voient dans le jardin ! Ma voisine me dit un jour : 'Vous êtes à la retraite ?' Eh bien je lui dis : 'Non, je suis au chômage !'. Ca peut arriver à tout le monde, et puis c'est tout ! Elle voulait savoir ? Eh bien elle l'a su ! J'ai pas une étiquette « chômeur » !

On ne sait pas comment M1 aurait décrit son travail s'il ne l'avait pas perdu. Aurait-il fait de même le récit des promotions et des réalisations familiales qu'elles autorisaient, ou serait-il entré davantage dans le contenu des activités qui lui ont été confiées durant sa carrière ? Son propos aurait été certainement différent s'il avait été en activité, et on l'aurait sans doute incité à entrer dans le détail de son activité. Mais aurait-il pour autant exprimé une signification du travail fondamentalement différente de celle qui se lit à partir de son expérience du chômage ? Ces questions doivent être posées, même s'il est difficile d'y apporter une réponse tranchée.

Dans cette enquête, l'entretien cherchait en général à cerner ce que travailler et ne pas travailler veulent dire. Il n'invitait pas à des précisions sur les contenus des activités de travail : *mais il n'y était pas non plus fermé, ainsi qu'en témoignent d'autres récits, qui mettent spontanément ces contenus au premier plan.* Celui de M1 présente le travail non pour lui-même, pour ce qu'il procure à la personne comme sentiment de découverte personnelle via une activité qui révèle des capacités : autant de choses qui manquent aux chômeurs qui avaient ou souhaitent un « travail pour soi ». Le travail pour M1 est un tout qui procure d'abord les moyens de réussir une vie familiale, réussite reposant essentiellement, dans son « modèle », sur les épaules de l'homme. Un autre trait dominant de son discours sur le travail, est la fierté liée aux changements de statut. Mais il ne semble pas y avoir d'articulation étroite (ou indispensable) entre « grimper » et réussir sa vie de famille, même si grimper a permis d'accéder à un *niveau* de vie aisé (la maison etc.). La famille (fonder et nourrir une famille) reste le premier horizon... qui se referme sur lui et se traduit par de l'ennui dès lors que le travail n'est plus. Mais M1 n'analyse pas (pas encore ?) ce que le travail lui apportait d'autre...

## 2.2. Estime de soi, travail et statut dans la famille

Répondent également à ce modèle du « male-breadwinner », des hommes ayant toujours connu des positions subalternes, sans avoir obtenu de promotion d'aucune sorte dans leur vie professionnelle. Au travers de leurs cas, on parvient mieux à dissocier les registres de ce que travailler et ne plus travailler signifient, en neutralisant la question du statut du travail et en isolant par conséquent le rôle primordial de la place, du statut, dans la famille, Ainsi, pour donner un autre exemple, Monsieur A., originaire du Maroc, arrivé en France en 1973, rencontré chez un autre prestataire de l'ANPE. À 53 ans, ce père de huit enfants ayant entre

six et dix-neuf ans, est au chômage depuis quatre ans au moment de l'entretien. Il a connu deux longues expériences en tant que magasinier (pendant 10 ans) puis veilleur de nuit (pendant 5 ans). Au début des années 90, il est amené à changer fréquemment d'employeurs, jusqu'en 1998, date à laquelle commence pour lui la longue période de chômage durant laquelle nous le rencontrons.

Sans véritable « statut » dans le travail, celui-ci ne lui en donnait pas moins un, et important, dans la vie familiale. Certes la famille reste solidaire dans l'épreuve du chômage, contrairement au cas suivant, où, précisément, les attributs liés au statut du travail et aux revenus correspondants, sont importants. Monsieur A. conçoit cependant une grande détresse, qu'il impute surtout à l'image (négative) qu'il pense donner désormais à ses enfants... *alors même qu'il s'en occupe davantage : mais c'est justement ce qui lui semble négatif.* C'est ce qu'il met en avant surtout, avec le « vide » créé par le chômage. Il n'amène pas spontanément les difficultés financières, qui sont pourtant nombreuses puisqu'il est « en fin de droit », relève désormais de la CMU... et que sa femme, qui n'avait jamais travaillé, s'est résolue à « faire des ménages » depuis un mois. L'idée d'un revenu inconditionnel du niveau du SMIG lui est insupportable, alors même qu'il pense n'avoir guère de chance de retrouver du travail, en raison de son âge.

*- Monsieur A. Chômage et situation familiale : association libre...*

*Quelle opinion avez vous des autres personnes au chômage que ce soit dans votre entourage familial ou amical, ou ceux que vous rencontrez dans les centres de formation?*

*« Chacun ça dépend comment il a pris son chômage, s'ils ont de la famille, des enfants. »*

*Le fait d'avoir une famille, des enfants, ça change ?*

*« Non, ça ne change pas au contraire, c'est un peu dur de dire à ses enfants qu'on est au chômage. C'est un peu dur pour eux si à l'école, on leur demande qu'est-ce qu'il fait votre père par rapport aux autres, je sens que c'est un peu dur pour les enfants. »*

*Vous en avez déjà parlé ?*

*« Non, mais quand à l'école, il y a des trucs à remplir, je sens que c'est dur. Mais c'est comme ça, c'est comme ça. Je leur dit de bien travailler à l'école, éviter le chemin que leur père a pris. »*

*Oui, mais les contextes n'étaient pas les mêmes, vous veniez d'un pays étranger, vous aviez donc des difficultés en plus.*

*- « Oui, c'est sûr. Eux, ils ont de la chance, les affaires d'école, c'est pas cher. »*

*(...) Ça doit vraiment vous changer entre ces années où vous travailliez de nuit et où vous ne voyiez pas vos enfants et maintenant ?*

*« Oui... » (long silence... qui transforme le sens « positif » de la question).*

### **2.3. Perdre son statut, être « déstatufié » : toujours du côté des hommes...**

D'autres discours sont plus élaborés (et plus structurés), en raison peut-être d'une autre existence sociale, d'une élocution plus aisée, mais aussi de conséquences autrement plus dures de la perte d'emploi, conjuguées, dans le cas de M. B1, avec l'exil et l'éclatement de la

famille<sup>11</sup>. Pour autant, le travail en lui-même n'est jamais décrit non plus dans ce cas, ni ce qu'il apportait à l'intéressé « pour lui-même ». Seul le statut qu'il lui conférait dans la famille est au centre du discours, alors même qu'il énonce comme une évidence et en passant, que l'on « existe » à travers son travail. Mais, là encore, l'on peut avancer que les circonstances et le lieu de l'entretien (prestataire ANPE) engagent plutôt à parler de la privation de travail, d'autant qu'elle entraîne, précisément, des conséquences familiales dramatiques

Monsieur B1, 50 ans, prend la mesure de sa « chute » au point de s'estimer « *déstatufié* ». Chirurgien dentiste dans son pays d'origine (l'Algérie), il est au nombre des exilés politiques assez nombreux rencontrés au cours de cette enquête. C'est en effet une image forte (une stature, voire une *statue*) qui est tombée en même temps que son statut, ici étroitement associé à un niveau de vie, donc à des revenus importants : l'image que ses enfants et sa femme avaient de lui, autour de laquelle était structurée la famille. Les deux se défont donc conjointement, ainsi qu'il l'explique dès le début de l'entretien, alors qu'on lui dit que l'enquête s'intéresse à tout (« Tout m'intéresse. Je suis preneuse de tout ce qui vous intéresse »), mais que l'on peut néanmoins énoncer quelques grands thèmes : le parcours et la vie personnelle, la vision du rôle de l'ANPE et de ses agents, le rôle de l'outil informatique et du Pare... « Ensuite, il y a votre identité, qu'est-ce que le travail pour vous... ». Il coupe à ce moment pour répondre, *d'un seul trait*<sup>12</sup>, en imbriquant lui aussi travail, chômage, famille et, notamment, *travail et place du père* :

*« Ah, oui, c'est tous ces aspects qu'on a tendance à oublier et c'est les plus importants car ce sont précisément ces éléments-là qui font qu'à un moment donné, le chercheur d'emploi se retrouve dans une situation telle que ça se répercute dans la vie de famille. Donc les rapports du chercheur d'emploi par rapport à ses enfants, à son épouse, par rapport à son foyer changent et ça débouche sur des aspects psychologiques qui ne sont pas nécessairement compris par les membres de la famille : à savoir quelqu'un qui ne travaille pas, qui est père de famille, sachant qu'on existe à travers sa profession, on existe à travers le travail qu'on fait. Par rapport aux enfants et par rapport à la fonction qu'on exerce, et par rapport aux revenus, aux demandes des enfants, aux exigences des enfants... Pourquoi les autres papas travaillent ? 'Pourquoi mon papa ne travaille pas ? Pourquoi il était dentiste, il avait son cabinet, il avait des revenus et puis là, il se retrouve non dentiste et sans revenus ?' Quelque part on est déstatufié par rapport à la profession. Ensuite, il y a les enfants. Les enfants sont exigeants, ils ont besoin de sous pour sortir, ils ont besoin de parler de la profession du papa et de la maman. Ils ont besoin de voir le père partir le matin au travail et revenir le soir du boulot. Donc, parler de son boulot, de ses activités professionnelles. Là, ils se retrouvent devant une situation où le papa n'est plus ce que l'enfant attend de lui : un père sans revenus, un père qui ne peut plus répondre aux besoins, un père dont on ne peut plus parler. Donc, c'est un papa qui s'efface, (d'un ton plus bas)... c'est un papa qui s'efface. Je crois qu'on existe aussi à travers la profession, le type de profession mais aussi les revenus. Parce que qui dit revenus dit élévation du niveau de revenu familial et on existe par rapport*

<sup>11</sup> Si le niveau culturel rend l'élocution plus aisée, le choix des mots plus sûrs, l'élaboration d'un discours dépend aussi et peut-être surtout du déplacement opéré par les personnes à l'occasion d'un événement, heureux ou dramatique, qui les atteint, modifie le cours de leur vie : comme ici le chômage qui bouleverse passablement le cours normal des choses. Ce déplacement fait que les personnes parviennent toujours, avec plus ou moins d'aisance certes et si la situation d'entretien les y incite, à *exprimer*, à *donner à comprendre* ce qu'elles éprouvent, à trouver des mots étonnamment justes, des formules concises, qui vont au cœur du problème vécu et le résumant très efficacement.

<sup>12</sup> La citation est coupée, le propos de M. B1 est beaucoup plus long que l'extrait donné, et toujours très argumenté.

à ce qu'on ramène à la fin du mois à la maison. Il y a tous ces aspects psychologiques après. Le père et la mère, surtout le père, peut être, parce que, quoi qu'on en dise, on est encore dans le schéma traditionnel où la femme peut à la limite rester au foyer<sup>13</sup>, s'occuper de tout un tas de choses, mais le papa dans le schéma traditionnel est nécessairement au travail. Quand on l'a dans les pattes à longueur de journée, il est à la maison que ce soit l'épouse ou les enfants, ils s'interrogent. Donc ça se répercute dans les rapports avec l'ensemble des membres de la petite famille. Quand ça perdure, ça débouche nécessairement sur des fossés. ».

Tout comme chez Monsieur M1, on retrouve chez M. B1, la pudeur voire l'occultation de la vacuité liée au chômage, qui se livre ensuite sans compter, avec la douleur psychologique autrement intense. Il garde d'abord la face dans le récit d'une « journée type », déclare qu'il a un entourage très diversifié, sans précision, et passe très vite à son emploi du temps. Il est debout dès le petit jour pour « cavalier » ensuite toute la journée et se rendre quotidiennement à l'ANPE, à la bibliothèque, dans les points Internet « gratuits ». Une interruption due à un appel téléphonique auquel il répond (téléphone portable), lui fait reprendre le récit d'une journée, depuis le matin, et c'est toute la solitude qui se livre, presque à son insu, car il garde un ton qui se veut insouciant et distancié. Il rit même en expliquant qu'il sort de chez lui à 8h30 pour aller prendre son café « parce que je ne prends plus rien à la maison. Je ne mange plus à la maison »... Au retour, le soir, après une journée bien remplie à scruter les offres d'emploi, « pianoter sur Internet », recueillir « plein » d'informations, envoyer des lettres de candidature et rester à la bibliothèque « jusqu'à sa fermeture », au retour donc, il repasse « par un café » où il « rencontre un tas de gens : on discute un peu, on rigole, on se détend »... Enfin il rend chez lui vers 22 heures : « Je me mets au lit. J'écoute la radio. Quelques fois j'écris, je lis. Quelques fois je consulte ce que j'ai fait la journée, je fais le bilan sur des cahiers.... »

#### **2.4. Garder la face : « Pour la famille, je ne suis pas au chômage »**

La version la plus aboutie de l'importance du statut au sein de la famille nous est livrée par un autre exilé algérien, qui, au contraire des précédents, exprime avec insistance le regret de ne plus exercer son activité d'enseignant et développe longuement l'intérêt qu'il revêtait, l'aspect stimulant de ses recherches etc. Il aurait été de toute évidence dans le « travail pour soi » s'il n'avait pas aussi à répondre à un statut familial, qui est prégnant au point de l'inciter à simuler une vie de travail comme on va le voir. Mais l'interprétation se complique quand on prend en compte deux autres facteurs : l'âge de M. K et le fait qu'il est exilé en France depuis peu. À 61 ans, on peut imaginer qu'il n'aurait rien perdu de son statut dans la famille, ni la reconnaissance sociale en général, s'il avait cessé son activité professionnelle en demeurant en Algérie. L'exil et, bien entendu, les difficultés matérielles importantes qu'il connaît, font qu'il souffre autant de la perte d'une activité à laquelle il était attaché, qu'à l'idée de ne plus répondre aux attentes familiales. Cet ensemble complexe fait qu'il refuse absolument la dispense de recherche d'emploi qu'on lui propose spontanément dans tous les bureaux d'accueil (ANPE, Cnaf...). Il est vrai que cette dispense ne lui procurerait aucun

---

<sup>13</sup> ... Alors que sa femme est (était) également chirurgien - dentiste (c'est pourquoi il dira plus loin : « même si on a la même profession, le même statut ») : mais elle n'avait pas de cabinet. Facteur aggravant : sa femme a retrouvé du travail en France (en pharmacologie), avec un revenu de 15.000 F. par mois.

revenu de retraite ou pré - retraite puisqu'il n'a jamais travaillé en France. Mais, et c'est tout aussi important pour lui, il ne serait pas non plus reconnu en France pour son activité passée (ce qui aurait été le cas en Algérie). Il déploie donc bien des efforts à reconstituer un milieu d'échanges, en rapport avec ses centres d'intérêt. Conserver l'estime de soi via un milieu social en France, celle de sa famille en continuant d'y « tenir sa place », et bien sûr trouver des revenus pour faire face aux nécessités matérielles de la famille, sont étroitement imbriqués. Il continue donc énergiquement à chercher un emploi et, en attendant, donne des quelques cours particuliers (trois heures par semaine), et simule un rythme, pour lui-même et vis-à-vis de sa famille. Il fait le même genre de récit que M. B1 : lever très tôt, costume, mallette, grand agenda (à peine annoté et exhibé pendant l'entretien), fréquentation de toutes les institutions d'aides en tous genres :

*« L'entourage familial, pour eux, je ne suis pas au chômage, je suis toujours pris. Je travaille. Simplement, je suis discret... Ils savent que je donne des cours à des enfants, trois enfants dans la semaine. Comme ce soir, j'ai rendez vous à 17h avec la fille du pré-scolaire. Et, le fait de me voir assurer ces heures là de cours à domicile. Pour eux, je ne chôme pas car je dois faire ça à longueur de journée. Je suis connu comme quelqu'un qui est incapable de rester inactif. Comme j'ai des rendez-vous partout, je travaille. Il y a autre chose. Malgré le chômage, j'ai une vie normale : je me rase tous les jours sauf le dimanche, j'ai mon costume. Donc, pour les gens, c'est pas possible : comme je mets un costume, ça veut tout simplement dire que je gagne beaucoup d'argent. (il rit). Oui, je ramène ma femme, mes enfants, il y a le loyer à payer. C'est archi faux, je suis dans une situation extrême, je gère mon budget avec parcimonie. Dans la philosophie de ma vie, je ne pleurniche pas. J'ai énormément de problèmes que je surmonte de façon normale. Je prends en charge. J'étais à la recherche d'un logement, je n'ai jamais cassé la tête à quelqu'un pour dire je ne suis pas logé, je cherche un logement. »*

Les hommes sont donc pris dans un schéma familial, d'autant plus prégnant qu'il continue d'être soutenu par des traditions encore très actives, schéma auquel ils sont soumis comme femmes, même si c'est sur un tout autre mode, complémentaire en quelque sorte. Ce schéma se révèle dans ses traits les plus saillants dans les situations de rupture ou de tournant, comme ici le chômage.

## **2.5. Hommes sans responsabilité familiale. Une parole plus « libre » sur le travail ?**

Nous ne nous attarderons pas ici sur des « cas » mais nous voudrions, avec l'exemple de M. W., souligner autrement le rôle de la configuration familiale dans le discours sur le travail. Ainsi que nous l'indiquent par ailleurs nombre de personnes que l'on situe dans « le travail pour soi » (dont beaucoup rencontrées en particulier dans les associations de chômeurs), l'absence ou la fin des responsabilités familiales, s'avère être une condition, nécessaire sinon suffisante, pour développer certaines exigences quant au contenu du travail, et pour « libérer » en quelque sorte, chez les hommes, une parole autre, ou une parole « positive » sur celui-ci. Le travail peut alors être abordé comme « activité », investie d'un désir d'expression de soi.

Q. - Vous ne m'avez pas dit, au niveau familial, vous êtes marié, vous avez des enfants ?

W : *« Je suis célibataire, j'ai un enfant, j'ai vécu avec une personne pendant 3 ans, et puis bon, voilà, et j'ai une fille de 18 ans, qui n'est pas à ma charge, qui a 18 ans donc, qui n'est plus à la charge ni de l'un , ni de l'autre, j'avais une pension alimentaire à donner jusqu'à 18 ans et maintenant, je serais censé l'aider plutôt pour ses études puisqu'elle fait une école*

*d'infirmière et eh...le problème, c'est que je peux pas l'aider parce que j'ai pas assez de revenus quoi, j'aimerais bien, mais j'ai pas le choix. »*

Q.- Alors aujourd'hui, vous m'avez dit que vous vouliez vous mettre à votre compte c'est ça ?

W : « Oui, j'ai travaillé un petit peu à mon compte quand j'étais... accompagnateur d'enfant, car j'avais trouvé un deuxième job. Je me suis toujours passionné pour l'électronique et puis... j'ai trouvé un marché en fait, qui était les tableaux de change, pour les bureaux de change, ce sont les tableaux électroniques qui affichent les cours du Dollar etc. et en fait à l'intérieur, il y a 4 cartes électroniques, 1 carte mère et 3 cartes d'alimentation et par le biais d'amis de l'aide sociale à l'enfance, j'avais trouvé... des patrons de bureaux de change qui ont fait appel à moi, pour réparer leurs tableaux. Parce qu'ils trouvaient pas... de dépanneurs, sur Paris et puis ils m'ont demandé si je voulais le faire, donc, je me suis fait de l'argent comme ça et je me suis aperçu qu'en travaillant pour moi, je travaillais plus, que je regardais pas les heures et que je gagnais plus, que je gagnais mieux ma vie. Donc, maintenant, je voulais m'orienter plus sur le métier d'ébéniste, parce que j'ai fait tous les meubles chez moi, moi-même, donc euh... et c'était des meubles travaillés quand même, donc, j'ai des amis, qui m'ont dit pourquoi tu ferais pas ça, effectivement, ça m'aurait bien plu... »

### **3. TRAVAIL ET « SENTIMENT D'EXISTER ». DU CÔTÉ DES FEMMES**

Chez les femmes, quelle que soit leur situation familiale, le discours sur le travail change. Elles évoquent davantage ce que leur apportait personnellement cette occupation spécifique. Toutes celles dont il s'agit ici ont autour de la cinquantaine (souvent dépassée), ont un long passé professionnel, souvent d'un seul tenant comme ouvrières, employées ou cadres moyens : caractéristiques similaires à celles de beaucoup d'hommes rencontrés dans les ateliers de recherche d'emploi, chez les prestataires de l'ANPE, comme certains de ceux présentés plus haut.

C'est la place accordée à ce que l'on retire personnellement de l'occupation par le travail, l'absence de mention du statut que celui-ci procure, par contraste avec les hommes rencontrés plus haut, qui nous fait entrevoir, chez les femmes que l'on va présenter maintenant, quelque chose qui relèverait du travail pour soi. Le « sentiment d'exister » associé au travail est en effet frappant, et énoncé comme tel, mais il s'agit là, selon nous, d'une tendance, suffisamment nette pour qu'on lui fasse une place à part, mais peu élaborée ou peu réflexive. C'est l'expérience du chômage qui révèle les apports du travail et ce que sa perte entraîne aux plans personnel et social. Mais n'est pas évoqué (ou peu) ce qu'apportait (ou ce qu'on recherche dans) l'exercice de cette activité spécifique qu'est le travail, ce qui peut être souligné par d'autres, même à des niveaux subalternes, comme l'indiquent d'autres enquêtes (Benarrosh, 1997). L'ancrage demeure donc dans le versant « socialisation » du travail norme, mais avec ces différences substantielles par rapport aux discours des hommes mariés.

Les femmes que nous allons présenter définissent également le travail et le chômage, par rapport à la sphère familiale, puisque la plupart ont des enfants, qu'elles élèvent seules ou avec leur conjoint. Mais, on va le voir, travail et famille se présentent sur un autre mode que les hommes chefs de familles rencontrés jusqu'ici : le travail est présenté d'abord comme un moyen de sortir de la famille et d'être valorisée ailleurs que dans celle-ci ; le chômage est associé à l'enfermement domestique. D'autres femmes de la même tranche d'âge sont divorcées ou célibataires, ce qui peut changer, dans leurs discours, la hiérarchie des attributs du travail et (surtout) le vécu du chômage. En gros, les célibataires ont davantage de

difficultés financières et évoquent davantage le salaire associé au travail, mais expriment moins le besoin de sortir de chez elles, simplement parce qu'elles peuvent davantage choisir d'y être ou non. Mais dans l'ensemble, qu'elles soient ou non mariées, et par contraste avec les hommes mariés rencontrés jusqu'ici, c'est le « sentiment d'exister » lié au travail qui domine, bien qu'il ne soit pas explicité ou élaboré.

L'une d'elle pointe de manière assez « tonique », cette différence entre hommes et femmes :  
*« Je pense qu'il est (le chômage) plus difficilement vécu par un homme à cause de leur histoire de chef de famille... C'est ridicule parce que dans d'autres pays comme la Suède ou la Norvège, les hommes s'arrêtent pour élever leurs enfants ! C'est vraiment un truc typiquement français ! En France, si l'homme ne travaille pas et qu'il est à la maison, on le prend pour une tare ! Moi, j'ai déjà accepté de voir mon mari rester à la maison ! »*

Quel que soit l'aspect du travail valorisé par les femmes dans ce cadran, il n'y est jamais question du statut qu'il procure *dans la famille* (parce que ce statut va « sans dire » et qu'il ne peut être retiré), mais éventuellement de la place qu'il donne *dans la société*, conjugué à ce « sentiment d'exister », souvent évoqué de diverses manières.

Les récits du chômage sont beaucoup moins « tragiques » chez ces femmes : elles ne se sentent pas « déçues » par le chômage – le statut *acquis* dans la famille aidant certainement en compensation –, même lorsque le sentiment d'échec est là et même lorsque le chômage débouche sur une dépression comme on l'a souvent rencontré.

### 3.1. Travailler, exister. Trouver le moyen de s'intéresser...

Mme B. 55 ans, divorcée et sans enfant, a commencé sa carrière, munie d'un CAP de secrétariat, comme secrétaire-dactylo en 1966. Elle s'est perfectionnée grâce à différents stages de bureautique et a occupé différents postes comme employée de bureau, dans différentes villes et entreprises, au gré des mutations de son ex-mari. Elle a fini par opter pour l'intérim durant une longue période, puis a occupé un poste fixe, avant de connaître le licenciement qui l'a amenée, après un an de recherches vaines, à suivre le stage de recherche d'emploi durant lequel nous la rencontrons, chez un prestataire de l'ANPE.

Sans emploi depuis un an et demi, elle se relève de manière assez remarquable de la profonde dépression dans laquelle son licenciement l'a plongée. Elle a beaucoup d'activités culturelles et sportives, se dit bien plus dynamique aujourd'hui qu'à 20 ans, a des amis, est très occupée par sa recherche d'emploi et, alors qu'elle vit seule et ne travaille pas, elle déclare n'avoir plus que le samedi pour faire le ménage chez elle.

.... Il est hors de question pour elle de ne pas retravailler. Pour avoir tous ses « trimestres » (retraite) et pour payer ses « factures », mais surtout :

- « *Quand on a une activité, on existe. Ouais, on existe ! (...)* On existe, on a une place quelque part. Ah oui ! »

Q.- Selon vous, que vous apporterait un nouvel emploi ?

- « *Qu'est ce qu'il va m'apporter ? Je vais ré-exister, je vais repartir en ... puis je vais ré-apprendre autre chose parce qu'on fait pas exactement la même chose, j'aurais encore d'autres contacts, d'autres choses, d'autres ... C'est pas que j'existe pas, mais ... je vais revivre, si vous voulez. Je vais, ... je suis dynamique, mais je serais encore plus dynamique ! C'est exister en fin de compte, on existe ! Par le travail ! Vous croyez quand on est chez soi... ? (soupir). (...)*

- *Regardez les gens qui sont à la retraite, combien que y en a qui font pas ... au début, leur retraite, parce qu'ils étaient actifs toute leur vie, et ... c'est un peu ça le demandeur*

*d'emploi ! Quand il repart comme ça au travail, il existe, il est encore capable de ! C'est ça ! Il est capable de ! Alors que quand on, surtout nous, en vieillissant comme ça, quand on repart, on prend un petit coup de jeune. On reprend un coup de jeune. »*

Q. - Le salaire ?

- *« C'est drôle, je suis pas quelqu'un qui ... mais il faut quand même que j'aie un salaire, enfin un salaire décent. Bon, je vis seule, donc j'y arrive aussi, mais je veux dire je suis pas une ... C'est sûr c'est plus difficile de vivre au SMIG, mais je me dis « imagine que t'aies un travail qui te plaise, et qui soit SMIG, qu'est ce que tu fais ? ». Bah, je le prendrais ! Parce qu'il me plaira et je demanderais si je peux ... faut que ce soit un SMIG qui évolue. Si je me plais dans mon travail, je vais pas voir que ça, mais il faudrait que je sois plus, au dessus du SMIG. Faut que j'arrive à payer mes factures, mes ceci, mes cela, mes... j'arrive un peu à ... On dit que normalement on doit pas prendre n'importe quoi etc., mais c'est bien beau tout ça ! Mais quand on vit seul, qu'on a pas des grandes ressources, ... hein ?! Quand on entend ça, d'accord, mais c'est pas une raison non plus de ... »*

Q.- Vous refuseriez un emploi ?

- *« Pourquoi ? »*

Q.- Justement ! Pour quelles raisons refuseriez-vous un emploi ? (...) Un travail inintéressant, vous le refuseriez ?

- *« C'est difficile à dire, je me suis jamais retrouvée devant des cas comme ça. En plus, j'ai un terrible besoin de travailler. Et qu'est ce que vous appelez inintéressant ? On voit ça dans l'annonce déjà ! Je peux pas refuser non ! Je vais vous dire, c'est difficile de refuser vu que c'est tellement difficile à avoir un entretien, que non, je pense que non, je trouverais le moyen de m'intéresser à ce travail, y aura bien quelque chose de ... Je discuterais avec l'employeur, on verra bien ! »*

### **3.2. Travailler. Se sentir utile en dehors de la famille ; « avoir le contact » apprendre des autres ; réfléchir... respirer**

Madame S., qui suit un stage de recherche d'emploi, a un rapport au travail, et au chômage, caractéristique des ouvriers et ouvrières qui ont très tôt commencé à travailler<sup>14</sup> : ils et elles ne se supportent pas à la maison et les registres langagiers associés au travail et au chômage mettent le premier du côté de la vie, le second de la mort. Mariée (son mari travaille) et mère de quatre enfants, cette ancienne mécanicienne sur machine de 54 ans, s'estime être « vraiment au chômage » pour la seconde fois. Lorsque nous la rencontrons, elle a perdu son emploi depuis un an et craint beaucoup que son âge soit « fatal ».

Elle ne veut pas s'attarder sur son parcours professionnel (« je ne peux pas vous décrire tout en détail ») mais est très ferme quant à l'impossibilité pour elle de « rester au chômage », parce que « travailler c'est essentiel, tout le monde a besoin de ça pour respirer, se sentir utile, pas uniquement au sein de sa famille », « avoir le contact avec mes amis, sortir, voir le monde, la mode, les gens, et tout le monde peut faire pareil ! ». Rester à la maison rend « amorphe », comme un « légume ».

---

<sup>14</sup> Cf. Benarrosh 1997 (a, b) et 1999, étude sur d'anciens ouvriers du textile dans le Nord. Bien entendu le discours relaté nous semble « caractéristique » d'une population, mais nous ne prétendons pas qu'il soit représentatif.

Et pourtant, ce n'est pas vraiment de « rester à la maison » qui la « diminue » (comme elle dira plus loin à propos du chômage), contrairement aux hommes, car c'est son territoire, elle a toujours quelque chose à y faire... mais trouve néanmoins le temps long, trop long, « pour elle ». Ce qu'elle fait à la maison et même en dehors, ne suffit décidément pas à remplacer le temps, la société, et l'activité liés au travail. D'où des déclarations, contradictoires et cohérentes à la fois : parce que la durée de l'entretien lui est nécessaire à trouver des formules (souvent très justes et efficaces), et des mots aptes à rendre compte de ce qu'elle veut dire. On se rapproche là encore, mais sans véritable élaboration, de ce qui *intéresse* dans le travail :

- ... *D'accord, donc, aujourd'hui, vous êtes ici. Mais en dehors de ça, quand vous êtes chez vous, comment occupez-vous vos journées ?*

- « *Oh, alors là, il n'y a pas de problèmes ! J'ai ma famille, mes amis, mes enfants, il y a toujours des choses à faire et je fais tout ce que j'ai à faire le matin ; l'après-midi je sors, je me promène, je vais faire les magasins, je sors* ».

- *Aujourd'hui, que vous êtes sans activité, vous trouvez le temps long ?*

- « *Ah ! (elle rit), oui, vraiment trop long, trop long, ne pas travailler, rester, comme ça dans une maison, même si je trouve toujours quelque chose à faire, pour moi, c'est trop long.. Ah ! c'est une éternité, c'est la mort ! (elle rit encore)... Non parce que, bon il faut s'imaginer, moi, je me levais tôt, tous les jours, et là, je me retrouve subitement comme ça, là, bon, je pourrais me transformer en légume ! (...)* Et puis de toute façon, *enfermé chez vous, c'est un peu comme vous couper du monde... Alors en fait, on pourrait dire, (réponse à une question posée bien avant) qu'à l'heure d'aujourd'hui, (le travail) c'est surtout pour avoir des amis, bouger, que je veux un travail. Parce que ne rien faire et ne voir personne, comme ça, je n'aime pas.* »

*Plus loin, à la fin de l'entretien :*

- *Bon eh bien écoutez, j'essaie de voir si j'avais encore quelques questions... mais je pense que non, finalement, vous voyez, ce n'était pas bien méchant ...*

*(Et c'est elle qui relance, pour exprimer quelque chose qui relève du « travail pour soi ») :*

- « *Non, c'était bien, moi je pense que c'est important de montrer que les gens (message qu'elle demande d'envoyer, à travers l'enquête), enfin moi en particulier, je n'aime pas le chômage... Par goût je préférerais travailler, je n'aime pas rester inactive, j'aime mieux bouger, j'aime pas rester au chômage, et en plus, ça diminue, c'est pas intéressant comme état.* »

- *Vous pensez que vous perdez de votre énergie et de vos compétences en restant dans cette situation ?*

- « *Oui, et c'est normal, l'homme marche à l'énergie, si vous restez comme ça, à ne rien faire, vous finissez par perdre l'envie... Parce que bon, si vous avez appris un boulot, vous savez toujours le faire, mais bon, si vous arrêtez, vous ne vous remuez pas et vous ne remuez pas vos compétences non plus si on peut dire ça comme ça. Alors que si vous travaillez, que vous discutez avec des gens, le cerveau ne s'endort pas, on réfléchit, on a toujours quelque chose à apprendre des gens.* » (Fin de l'entretien)

### **3.3. Le travail, j'ai besoin de « ça », de « cette » activité. On a une autre vie ; « j'ai besoin ! »**

Dans le discours de Madame D., cinquante ans, cherche à s'exprimer également, de manière imbriquée, ce sentiment d'exister, d'appartenir à une société, et de répondre à une norme

sociale (être comme les autres) à travers le travail. Clerc aux formalités durant de longues années, divorcée, elle vit avec sa fille de 18 ans. Comme madame B. elle se relève d'une dépression due à la perte de son emploi. À la question de savoir pourquoi le travail est important pour elle, elle commence par répondre en invoquant son « indépendance ». Ce qui est associé à « avoir une vie sociale » et à une source de revenu, d'autant plus nécessaire qu'elle vit seule avec sa fille. Mais, poursuit-elle, ça apporte « beaucoup de choses »... « de faire partie de cette société où on a notre place ». Elle cherche encore à aller plus loin et martèle qu'elle a « besoin » de travailler, ce qui désigne bien des choses :

- ...j'ai besoin de travailler, j'ai besoin d'avoir un travail, j'ai besoin de montrer mes compétences, euh... comme mes erreurs d'ailleurs (...) ; j'ai besoin d'avoir ce... travail, j'ai besoin de ça pour vivre normalement, pour me dire 'je suis comme les autres' (...) Et voilà quoi ! J'aurais pas voulu être mère au foyer, j'aurais pas voulu...c'est...non : j'ai besoin, j'ai besoin de cette activité ! Puis je vous dis, dans le monde du travail, on rencontre pleins de gens, on a une autre vie... »

Longtemps après dans l'entretien, elle martèle à nouveau ce « besoin », en s'exclamant, à propos de l'idée d'un revenu garanti (réaction à cette question commune à toutes les personnes que l'on situe dans le « travail norme ») :

*Q.- Si aujourd'hui on vous proposait un revenu équivalent à celui que vous gagniez, sans travailler, que feriez-vous ?*

- « *Oh non, je travaillerais. J'aimerais travailler. J'aimerais travailler, oui parce que, parce que ça apporte plein de choses, de travailler. Je préfère travailler. Bien sûr, je dirais pas non. Si on me dit demain, bon ben voilà, pendant 6 mois, bon ben, j'ai le temps de passer mes vacances, (rires) non mais non, j'ai besoin de travailler ! J'ai besoin de contacts, j'ai besoin de ...Et puis je sais pas, j'ai besoin, pour être vraiment quelqu'un, pour être vraiment une femme, j'ai besoin d'avoir ce job, j'ai besoin de... Même vis-à-vis des regards de, je dirais pas de ma famille tout ça, mais des amis, j'ai besoin de leur montrer, de leur prouver que ... je peux retrouver du travail, que je redeviendrai une femme active. J'ai besoin !* »

#### **4. LES PRÉALABLES NÉCESSAIRES À L'ÉLABORATION D'UN DISCOURS SUR LE TRAVAIL. CAS DE FEMMES MIGRANTES EN GRANDE PRECARITÉ**

Ainsi que les travaux sur les migrations féminines le montrent désormais, les causes de l'émigration ont changé pour les femmes. Il ne s'agit plus tant de regroupement familial ou d'émigration strictement économique, que de besoin de sortir d'une condition. Les causes nouvelles de l'émigration féminine sont du reste le reflet des changements survenus dans les pays d'origine, mais qui n'ont pas (encore ?) été au bout de leurs logiques en ce qui concerne les femmes. L'exemple du Maroc, où le nouveau statut de la famille est passé « aux forceps », est à la fois exemplaire de ces changements et des difficultés à les accueillir, à en aménager toutes les facettes. Les femmes maghrébines rencontrées dans cette enquête sont pour certaines parfaitement reconnaissables dans les analyses proposées par les spécialistes des migrations féminines. Leur décision répond à un besoin de fuir l'enfermement et la contrainte sociale qu'elles connaissent dans leur pays d'origine (Guillemot, 2005), de prouver dans le même mouvement à leur famille qu'elles peuvent lui apporter quelque chose *tout en* construisant leur propre vie, bref de s'assumer comme individu (Manry, 2004 ; Guillemot, 2005). Il s'agit dans ces cas, de départs solitaires ou avec des enfants qu'elles élèvent seules après un divorce. À l'origine de la décision, il y a souvent un événement

déclencheur, un bouleversement de la vie (De Gourcy, 2005). Mais les conditions qu'elles connaissent dans le pays d'accueil grèvent lourdement leurs attentes (De Gourcy, 2005) et les rend très vulnérables. Auront-elles alors laissé une précarité pour une autre comme certains travaux le thématisent par ailleurs ? Sans doute, mais le chemin est long, et force est de constater que souvent, même dans des conditions extrêmes de précarité, elles ne songent pas à revenir vivre dans leur pays d'origine, du moins quand telle n'était pas leur intention en le quittant.

Les différentes manières d'aborder la question du travail rendent bien compte des conditions nécessaires pour élaborer un discours et une relation à cet objet. On doit prendre en compte, pour les comprendre, les situations dans le pays d'accueil, les circonstances et l'ancienneté de l'émigration. On voit bien en effet, à travers les quelques cas que l'on va présenter<sup>15</sup>, que la présence régulière et déjà ancienne en France, l'existence d'une famille, même précarisée par le chômage du mari, sont des éléments d'étayage, pour SD, originaire du Maroc, à partir desquels la place du travail se dessine. L'extrême précarité matérielle et affective de WS et WH, arrivées d'Algérie avec un visa de tourisme et désormais clandestines, rend en revanche une projection dans le travail plus difficile : ceci malgré un niveau d'études et une expérience que SD n'a pas du tout. S'il est évident pour elles qu'il « faut » travailler pour se nourrir, il s'agit là d'un besoin aussi élémentaire que celui d'avoir un toit pour dormir. Le travail semble par moments réduit à sa plus simple expression, noyé qu'il est dans l'urgence et les urgences. Il est d'abord question, à travers le travail, de pouvoir envisager la vie autrement qu'au quotidien, d'accéder aux projets, personnels et familiaux, car ces femmes ont des enfants qu'elles élèvent seules. D'ailleurs, si le travail est investi d'une attente à moyen terme, celle-ci concerne notamment l'éducation des enfants auxquels il convient, en travaillant, de « donner l'exemple ». Mais l'insécurité totale et l'urgence ne permettent pas (encore) d'inscription dans l'une ou l'autre des modalités du travail que nous avons esquissées. On est, pourrait-on dire, « *en amont* » de ce que peut signifier le travail, bien qu'on décèle dans leurs discours des « penchants » vers le « travail norme », tout au moins vers deux de ses attributs, le salaire (logiquement en premier lieu, et même exclusivement, pour l'une d'entre elle) et la socialisation. Leur réalisation demeure conditionnée toutefois à l'assurance d'un socle premier ou préalable de « sécurité », indispensable à toute élaboration quant au sens du travail : papiers de résidence, logement, ressources financières régulières minimales.

Une lumière crue est ici projetée sur la question du travail.... vue du chômage *sans filet protecteur*.

---

<sup>15</sup> Rappelons que nous ne prétendons pas à la représentativité. Cinq femmes ont été suivies ici, sur une très longue durée cependant et contrairement aux autres interviewés de l'enquête. Durant plus de deux ans, nous avons eu avec elles des entretiens réguliers pour prendre de leurs nouvelles, comprendre leurs priorités en fonction du chemin parcouru. Par ailleurs, les travaux mentionnés sur les migrations féminines nous confortent dans les analyses que nous proposons en ce qui les concerne, qui sont à lire cependant comme des pistes de réflexions à approfondir. Enfin la comparaison avec le reste de la population interrogée selon la même problématique (une centaine d'entretiens approfondis en tout, dont 60 exploités selon la même méthode), permet également d'avancer des éléments d'interprétation sur la question de la construction des rapports au travail qui nous intéresse ici.

#### 4.1. Travail et individuation... à l'occasion du chômage du mari

Dans le cas de SD (originaire du Maroc), le travail, découvert par la force des choses en France, – « à la faveur » du chômage du mari peut-on dire (celui-ci restant malgré tout réticent à voir sa femme travailler) –, a été l'occasion de s'ouvrir à un autre univers et...à soi-même ; de prendre conscience de l'enfermement et de se projeter à la première personne... Elle voudrait maintenant avoir un métier, pouvoir dire : « je suis coiffeuse » ou « je suis couturière ». Par rapport à elle-même, et par rapport à ses enfants. Sa fierté réside aujourd'hui dans ce qu'elle a appris à lire et écrire, grâce à un stage d'alphabétisation qu'elle a demandé à suivre une fois au chômage. Elle peut lire les papiers, comprendre ce qu'on lui demande dit-elle, et estime que c'est important vis-à-vis de ses enfants. Mais elle ne trouve plus de travail. Un voyage au Maroc, où son mari voulait se rendre pour quelques mois et qu'elle l'y accompagne, l'a contrainte à abandonner un CDI... Au moment de l'entretien, la famille a très peu de revenus, n'a pas de logement et habite, avec ses deux enfants chez des amis.... Ceci gêne terriblement SD, qui passe beaucoup de temps à l'APEIS, association de chômeurs où nous l'avons rencontrée.

Q.- Tu veux bien m'expliquer ton parcours, tes origines et pourquoi tu es maintenant au chômage ?

SD : “ *En fait, j'ai été 7 ans en France, je suis arrivée en 1995 du Maroc avec mon mari, je suis repartie 7 mois dans mon pays car il voulait que je reparte avec lui, et je suis revenue maintenant (depuis 3ans). ”*

Q.- La première fois que tu es venue en France, tu avais cherché du travail, tu avais une formation ?

SD : “ *Non, je n'avais pas de formation, même du Maroc, j'avais fait le minimum à l'école, mais quand je suis arrivée en France, j'ai voulu travailler pour mes enfants (elle précise qu'elle a deux enfants de 13 et 10 ans et qu'elle a donc eu le premier à 17ans), pour qu'ils aient ce qu'il faut...L'ANPE, ils m'ont proposé un contrat qui devait être de 3 mois dans une entreprise de pièces détachées à G., puis j'ai fait 6 mois, j'ai été embauchée et j'y suis restée 3 ans. J'aimais bien travailler, il fallait se lever tôt, mais après l'après-midi, ou le reste de la journée (elle travaillait de toute évidence en 2/8), je pouvais m'occuper de mes enfants, faire la cuisine...même si mon mari il voulait pas que je travaille (...). Et puis après, il a voulu repartir voir la famille, alors j'ai laissé mon travail, c'est dommage j'aimais bien mon travail. Quand j'ai arrêté, on est allé au Maroc, mais j'avais plus la même habitude et puis je ne pouvais pas travailler comme ici, j'étais chez de la famille, c'était pas pareil. ”*

Q.- Tu n'as donc pas travaillé pendant ces 7 mois ?

SD : “ *Non, tu sais là-bas, c'est pas pareil, ici, c'est normal qu'une fille elle travaille, même si mon mari il est pas pour ça...moi, ma fille j'aimerais bien qu'elle trouve un vrai travail. ”*

Q.- C'est quoi, pour toi un vrai travail ?

SD : “ *C'est un travail, qui ne dure pas 3 mois et puis c'est fini, un travail avec lequel elle gagne assez d'argent pour vivre. ”*

Q.- Si on revient sur ton histoire, tu me disais que tu es revenue en France depuis 3 ans, tu as retravaillé depuis ?

SD : “ *Des petits boulots, des ménages, des fois sans papiers mais... j'aime pas ça, parce que souvent ils te prennent pour rien, t'es pas toujours payée et tu peux rien dire, en plus quand c'est ça mon mari il me dit que je n'avais qu'à pas travailler. ”*

Q.- Tu n'es pas allée voir à l'ANPE ?

SD : “ Si , mais ils me disent toujours qu'ils n'ont rien en ce moment, y a plus de pièces détachées comme moi je faisais, ils me disent que ça se fait plus, qu'il faut que je regarde autre chose, moi je veux bien autre chose, même si j'aimais bien les pièces détachées, mais le problème, c'est que je ne sais pas lire les annonces de l'ANPE, je ne sais pas bien lire le français , ni l'écrire et tout ça. ”

Q.- Tu leur en as parlé à l'ANPE, que tu avais besoin de quelqu'un pour lire etc. Ils ne t'ont pas aidée ?

SD : “ Si, ils m'ont proposé, mais parce que c'est moi qui l'ai demandé de faire un stage de trois mois pour apprendre à lire et à écrire, j'ai commencé le 9 décembre et je finis le 14 mars, après j'ai pas de travail. ”

Q.- Outre le fait que tu n'arrivais pas à lire les annonces, ça te posait un problème de ne pas pouvoir lire et écrire ?

SD : “ Oui, car des fois on me disait “ cherche du travail dans le journal, ou alors, essaie de faire tel travail, mais, je pouvais pas ”. C'est bien ce stage, en plus maintenant je sais remplir les papiers, je vois ce qu'on me demande, et puis pour mes enfants, c'est bien. ”

Q- Donc, tu es satisfaite du stage que tu as fait ?

SD : “ Oui, mais maintenant, je n'ai pas de travail !...ça m'aide pas à trouver plus un travail, pourtant je veux bien tout faire, le ménage, les écoles, les vieilles personnes... ”.

Q.- En ce moment, comme tu es à la fin de ton stage, tu retournes voir les agents de l'ANPE, ils ne te proposent rien, même pas un autre stage ?

SD : “ Non, apparemment, ils n'ont rien, et puis moi, je veux bien refaire un autre stage, mais ça me donnera pas du travail forcément, apprendre à lire et à écrire c'est bien, mais tu vois moi, j'aimerais bien apprendre un métier, pouvoir dire “ je suis coiffeuse, je suis cuisinière... ”... Pour ça en France, il faut des diplômes, beaucoup de diplômes. ”

(SD met fin à l'entretien pour aller chercher ses enfants à l'école et parce que son mari veut qu'elle soit « à la maison » après ce moment).

## **4.2. L'exil ou le prix du sujet. Le socle nécessaire aux désirs et projections...**

WS a 33 ans au moment de l'entretien. Elle est allée à l'université en Algérie, où elle a fait trois années d'études (en Français) en commerce international. Elle a ensuite occupé plusieurs postes dans son pays, comme attachée et déléguée commerciale, comptable, secrétaire administrative, avant de se retrouver au chômage, « dans une impasse ». Elle décide de venir en France mais ne parvient pas à y poursuivre ses études, faute du visa longue durée qui l'aurait permis. À l'échéance de son visa de tourisme elle est donc « sans papiers ». Elle rencontre son compagnon (algérien) en France, ils ont un enfant de trois ans aujourd'hui. Le père de son enfant, sans papiers non plus, a été refoulé en Algérie. Elle ne parle pas spontanément de lui ; répond seulement qu'il ne lui envoie aucune aide financière. Elle est en attente de régularisation de sa situation, mais le chemin semble très long (son fils n'étant pas en âge de choisir sa nationalité, elle ne peut faire valoir qu'elle est mère d'un enfant français). Elle vit actuellement dans un hôtel ; est aidée par diverses associations pour son problème de logement, par les Restos du Cœur et par une autre association pour vêtir son enfant : elle s'est bien documentée et connaît le paysage institutionnel des aides sociales et

juridiques, grâce au fait qu'elle a fait des études précise-t-elle : « C'est dans les livres qu'on trouve un peu partout.... ».<sup>16</sup>

Comme d'autres exilés, elle pointe aussi le problème de l'information et de l'orientation : « *Il n'y a pas de structure où tu es orienté dès le début. Et, c'est comme ça que tu perds du temps à tourner en rond avec des associations qui peuvent mal t'orienter... et là tu perds du temps* ».

Dès les premiers échanges, WS fait état de sa révolte contre la situation qui est faite à la femme en Algérie. De même, elle parle de manière déterminée, à la première personne, de son goût prononcé pour les études et des projets qu'elle nourrissait. Et les deux registres sont imbriqués :

*« Moi, je suis parmi les gens qui ne peuvent pas rester sur place. Je voulais voyager. Je voulais partir dans d'autres pays pour faire des travaux que l'homme peut faire aussi... Et, vu que j'ai grandi qu'avec des frères, je n'ai pas de sœur (...), c'était plus ça m'a qui m'a stimulée parce que je voyais que l'homme avait plus d'accession... Il était accessible à la place qu'il voulait, alors que la femme, c'était restreint pour elle. Il faut pas qu'elle fasse de la musique, il faut pas qu'elle sorte la nuit, il faut pas qu'elle aille en discothèque sinon c'est une femme de mauvaises mœurs. Et, là, j'étais très révoltée. Je me suis investie dans les études pour leur dire que moi aussi j'ai une part de responsabilité dans ma vie. J'ai réussi. J'ai réussi malgré tout. C'est par rapport à ça que j'ai eu un peu de liberté, un peu d'indépendance parce que j'étais plus estudiantine que mes frères. (...) Ils étaient complètement nuls. .. Il n'y a que mon frère aîné qui a fait des études supérieures -c'est un ingénieur en maths appliquées-, et moi. Sinon, les autres, il y a un pompier, un boulanger.*

Son père est un gendarme retraité, sa mère femme au foyer. C'est lui qui l'a poussée à venir en France, car y ayant fait des études d'art pendant trois ans, il a « l'esprit occidental » que n'ont pas ses frères. Il n'a donc pas souhaité que sa fille reste en Algérie, soit contrainte à porter le voile, ce à quoi elle s'est toujours refusée du reste. Tandis que sa mère l'incitait à se vêtir autrement, de peur des représailles islamistes. De toute façon, ponctue-t-elle, en Algérie « la femme est mineure à vie... Je ne pouvais plus vivre dans ce pays. »

Si ses parents ont accepté sa situation de « mère célibataire », ce n'est pas le cas de ses frères avec lesquels elle a rompu tout contact. Elle ne songe pas à revenir en Algérie car cela reviendrait à « signer (son) arrêt de mort » dit-elle. Pour autant, à la question de savoir si elle regrette cet état de fait, elle répond sans hésiter et très clairement : « Je l'accepte parce que c'est moi qui l'ai décidé (...). L'essentiel c'est que moi j'ai pensé comme ça. »

Les moments de souffrance ne manquent pourtant pas en France pour cette femme qui raconte par le menu « l'esclavagisme moderne », les travaux de manutention, épuisants et non déclarés, auxquels elle s'est prêtée pour obtenir quelques revenus. Son vrai regret est qu'elle pourrait être plus « utile » dans d'autres emplois, avec les études qu'elle a faites. Les circuits institutionnels sont tout aussi épuisants, qui la font déambuler sans arrêt dans divers lieux : associations d'aide aux sans papiers, d'aide au logement, hôtels sociaux et autres abris qu'elle est toujours sûre de devoir quitter... Elle tire sa force de sa détermination, et de son enfant auquel elle ne veut pas transmettre ses angoisses, et qu'elle aspire à voir vivre « comme les autres enfants. »

---

<sup>16</sup> Les problèmes des femmes exilées et la situation institutionnelle particulière des algériennes se retrouvant seules en France avec des enfants est également soulignée par S. Célerier (2003, page 55)

Cette course épuisante laisse peu de disponibilité pour réfléchir à ce que serait le travail, ou pour se projeter tout simplement dans le moyen terme. À la question de savoir comment elle s'imagine dans quelques années, la réponse est encore éloquente et résume en une formule sa situation : « *comme un être humain à part entière* ». Mais elle associe précisément à cette réponse le thème du travail :

Q.- Tu ne te sens pas comme ça maintenant ? (*i.e.* comme un être humain...)

« *Ah, non. Silence... parce qu'il faut les papiers pour avoir tout. Déjà pour avoir un boulot, pour le travail, pour subvenir aux besoins de mon enfant pour ne pas rester à la dépendance de l'Etat. Pourquoi on me donne des aides alors que je peux travailler ? Pourquoi tout ce gaspillage alors qu'on peut nous donner des autorisations à travailler ? Je grandis, je prends de l'âge. Ils attendent quoi ? Que j'aie 60 ans pour me les donner ? Qu'est ce que je vais travailler à 60 ans ? Qu'est ce que je vais foutre avec ces papiers ? C'est pas la peine de me les donner ! Qu'on me les donne maintenant pour que je sois utile à moi même et à autrui !* »

L'hypothèse, qu'on lui soumet, de percevoir des aides ou un revenu sans travailler (par exemple un revenu garanti) lui est assez insupportable, malgré son extrême précarité matérielle. Elle veut dit-elle, travailler pour avoir *son* appartement, *son* loyer... et « pour contribuer à toutes les prestations de l'État ». Existence sociale, intégration et s'assumer comme sujet, sont donc étroitement associées au travail. De même que la socialisation, qui passe par un rythme commun, et... être comme tout le monde :

« *Ben oui, parce que l'être humain, il veut ressembler à tous les autres. Quand je vois... quand je mets mon enfant à l'école et que je vois tout le monde se presser pour aller travailler, pour être utile, je vois des gens avec leur cartable pleins de documents. Ils ont leur boulot. Ils ont une occupation. Et, moi, je n'ai rien du tout. Je vais aller où aujourd'hui ? Je vais faire quoi aujourd'hui ? Je vois tous les gens qui se pressent pour aller au travail alors que toi tu restes là à tourner en rond... surtout l'après-midi, c'est l'après-midi que ça fait mal parce que tu te dis tous ces gens-là, ils ont gagné au moins 40 euros par jour... ça y est, ils ont gagné leur journée... et, toi, tu as 0, pas un sous. Ça fait mal. Ça fait plaisir quand tu reviens fatiguée du boulot. Tu sais que tu as ton compte plein. Tu peux faire des projections d'avenir. Tu peux voyager. Tu peux faire ce que tu veux... tandis que si tu acceptes que l'argent (elle fait référence au revenu inconditionnel), il ne va pas être égal au salaire du travail. N'empêche qu'il y a d'autres gens qui veulent que ça. Ils veulent l'argent pour ne pas travailler. Je ne pourrais pas les comprendre parce que moi, j'ai fait des études pour travailler, pour être utile à moi même, pour faire un boulot. C'est pas pour rester... pour croiser les bras et, ne rien faire et attendre que l'argent tombe du ciel. C'est du vol. C'est du vol parce que c'est des sous... ça vient de l'Etat. Mais, l'Etat, il les enlève des gens qui travaillent pour te les donner à toi. C'est du vol, tu prends ce qui n'est pas à toi. Moi, c'est sûr et certain : dès que j'aurai mes papiers, je travaillerai.* »

Le côté structurant pour son enfant d'avoir une mère (son seul parent) qui travaille est aussi fermement argumenté qu'imaginé. On est, avec ce qu'elle développe à ce propos, aux antipodes de « l'éternelle mineure » et l'on comprend bien qu'elle, avec la force qui se dégage de ses propos, que WS n'aurait pu endosser cet habit de mineure ou, comme elle le dit, rester dans cette « prison sans barreau » :

« *Déjà, il faut que je donne l'exemple à mon fils. Si, lui, il va à l'école, il me dit « maman, tu vas où ? » je lui dis « toi, tu vas à l'école, maman, elle va travailler, toi, tu es petit, il faut que tu ailles à l'école et, quand tu seras grand, tu travailleras toi aussi ». Comme ça, tu lui donnes l'exemple. Mais, si je le mets à l'école et, moi, je reste à rôder sans rien faire, il va se dire « mais, pourquoi je travaille, pourquoi je vais à l'école, si je vais pas travailler un*

jour? ». Voilà, c'est pour donner l'exemple. il y a des enfants qui ne sont pas très âgés qui comprennent tout et, qui voient leurs parents qui travaillent pas. Et, c'est par rapport à ça, qu'ils deviennent tous délinquants ou qu'ils font l'école buissonnière... c'est par rapport à ça aussi... parce que toujours les parents, c'est l'exemple. Si la racine, elle est foutue, l'enfant... toute la plante, elle est foutue. Si tu redresses pas la plante quand elle est petite avec un bâton, tu ne la redresseras pas quand elle sera plus grande, et, là, tu as beau faire pour la redresser, ce n'est pas la peine, tu n'y arriveras pas. Silence.

Q.- Donc, le travail, ça te permettrait de donner l'exemple à ton fils...et, qu'est ce que ça t'apporterait d'autre ?

« Je ne peux pas voler. Je ne veux pas risquer ma vie pour être dans une prison avec des barreaux. Parce que la prison, j'y étais déjà en Algérie. C'est une grande prison. L'Algérie, c'est une grande prison pour les femmes. T'es à la maison, tu sors pas, tu fais pas ça, tu fais pas... Tout le monde te parle, l'oncle te parle, le grand frère te parle... Donc, pour moi, c'est une grande prison sans barreaux. »

L'histoire de WH (39 ans, mère de deux enfants qu'elle élève seule), est fort différente de celle de WS, mais des similarités sont frappantes : *la révolte contre une société où les hommes sont maîtres... et la force puisée dans le soutien paternel*. Elle est l'aînée d'une famille sans garçons (elle a une sœur cadette) et explique qu'elle a donc été pour son père « le garçon et la fille ». Il l'a élevée un peu comme un garçon, en l'emmenant « au magasin » et en la laissant évoluer dans le milieu d'hommes des commerçants. La mort brutale de son père va d'autant plus traumatiser cette fille aimée et choyée, qu'elle coïncide avec la *pré-adolescence*, c'est-à-dire avec *le retour en force dans le monde des femmes...* que l'on doit protéger des hommes. La protection des hommes est elle-même imposée et redoublée, en raison de l'absence de frères dans la famille : comme le veut la coutume, celle-ci va être sous tutelle, du grand-père maternel en l'occurrence, qui va gérer les biens légués par le père et éduquer à sa manière (tout autre) ses petites filles. D'autres hommes (cousins, oncles) se chargeront aussi de surveiller cette jeune fille qui ne tarde pas à se révolter. Dans un premier temps elle s'évade mentalement et en agissant de manière jugée indécente et provocatrice de la part de la jeune fille qu'elle devient. Elle écoute de la musique moderne, fait du sport, s'habille en pantalons ou mini-jupes... Les réprimandes et la « toile d'araignée » des hommes se faisant plus oppressantes, arrivent les premières fugues, des fins de semaines dans une autre ville où elle rejoint une amie et où personne ne la connaît ; vie commune dans cette même ville avec un étranger et projet de quitter ensemble l'Algérie. À l'âge de 15 ans elle avait réussi à obtenir son passeport. Celui-ci lui est dérobé la veille de son départ. Un mariage arrangé avec un cousin suit cet épisode dramatique pour elle. Elle se rebelle plus que jamais, finit par arracher un premier divorce, puis un second divorce, après un re-mariage qu'elle espérait plus serein parce que choisi : la volonté de pouvoir du mari ne tarde pas à s'exprimer, y compris dans la violence... La révolte est à son maximum. Départ pour la France, rencontre avec le futur père de ses enfants, d'origine marocaine, avec qui elle mène « la belle vie » pendant cinq ans. Séparation, la « belle vie » s'avérant dangereuse car faite de commerce illicite (drogues). Retour en Algérie avec ses deux enfants : le piège se referme sur elle dans ce pays en pleine guerre civile où plus rien ne marchait, où plus aucune ambassade ne pouvait lui délivrer de visa pour revenir en France. Elle se bat à nouveau, milite dans des organisations de quartier, brave les intégristes, tente de faire valoir la nationalité marocaine de ses enfants pour qu'on la laisse partir. Neuf années se passent ainsi, avant qu'elle revienne en France avec quelques économies car elle a travaillé dans une entreprise de commerce familiale. L'errance recommence de plus belle, la lutte de tous les jours, et, toujours, une volonté de fer.

*« J'ai écrit à Matignon. J'ai écrit au ministre de l'intérieur, de l'extérieur... rires... à tous les extra terrestres qui peuvent gérer ce foutu monde... ».*

WH. France : la galère aux marges, avec des enfants. Fatigue. Ne pas baisser les bras  
Assistants sociaux, hôtels sociaux et même hôpitaux pour dormir, scolarité des enfants souvent interrompue par tous ces déménagements... Elle obtient l'asile politique en prouvant qu'elle a milité en Algérie et encourt de graves dangers si elle y est refoulée. En attendant d'être « régularisée », elle ne peut bénéficier d'aucune aide régulière de la CAF pour ses enfants, sinon 90 euros par mois d'ASE (aide sociale à l'enfance). Au bout de six mois elle trouve un « job », non déclaré, dans un hôtel, pour un salaire de 40 euros par jour : ce qui est beaucoup par rapport à ce que gagnent les autres femmes dans la même situation...

*« ... Oui, j'ai rien fait de ma vie. J'ai pas encore de maison. J'ai pas encore de situation. J'ai pas de stabilité. Je fais... (elle passe à la langue arabe) : la vie, c'est comme un champ et tous les jours tu sèmes une fleur, un blé et c'est selon ce que chacun produit... En français : Chaque grain son truc. Donc, c'est tous les jours planter pour demain. Et, je suis fatiguée. Je suis fatiguée. C'est vrai je suis fatiguée. » (Sa voix s'affaiblit.)*

Elle finit par trouver une chambre d'hôtel stable grâce à une « action » individuelle : elle se trouve comme souvent à la CAFDA<sup>17</sup>, pour son problème de logement, un jour où le préfet de Paris visite les lieux. Elle l'interpelle, au grand dam des responsables, le prend à témoin de sa situation et, surtout, de celle de ses enfants qui ne peuvent plus être scolarisés car ils déménagent tous les jours... Son assistant accourt alors vers elle et lui dit tout haut que, justement, il vient de lui trouver une chambre fixe... Elle est régularisée peu de temps après cet incident.

L'inscription aux Assedic et à l'ANPE devient possible, mais les droits liés à sa nouvelle situation non encore stabilisés. C'est la course à l'information la plus fiable, au bon guichet : a-t-elle droit aux allocations familiales, au RMI ? Quelle période de résidence régulière nécessaire pour faire valoir ce type de droits ? Elle essaie de se projeter dans un emploi ici mais ne sait ce qu'elle pourrait faire, ni comment s'y prendre n'ayant jamais travaillé que dans le commerce familial, en Algérie. « ... tu vas écrire un CV et les envoyer à des gens que tu ne connais même pas. Peut-être ils vont même pas faire attention. Moi, j'essaie d'aller vers les gens... ». Elle suit un atelier projet à l'ANPE pour y voir plus clair, « pour faire le point sur moi, super. Je me sens très bien déjà. »

Elle est prête à accepter tout travail « Je n'ai pas de sot métier... Je peux mettre ma main dans la m... c'est pas sale. Je sais ce que je gagne, c'est propre... ».

WH. Travail, revenu : priorité aux enfants, mais suivre aussi « le rythme de la vie »...

*« Le travail « ça m'apporterait de la tune et basta ! » Un revenu inconditionnel serait bienvenu... « car j'aurais toujours un travail à faire (...). Rester avec mes enfants, travailler, m'occuper, les suivre dans leurs études, être là quand ils arrivent. Je suis la maman et le papa, c'est pour ça : j'aurais aimé ne pas travailler. Mais je suis obligée, pour nous nourrir... »*

- Il y en a qui disent le travail, c'est important, on se sent utile...

*« Ecoute, moi, je pense que la femme, elle travaille déjà beaucoup. Si tu travailles dehors et, si tu travailles à la maison, dis toi que tous les jours tu rentres, tu vas trouver le bordel chez toi. C'est pas x ou y qui va venir faire ton ménage. Et, pour la paye qu'ils te donnent, tu vas*

---

<sup>17</sup> Coordination des Familles demandeuses d'asile.

*faire une femme de ménage ? Tu pourras pas. Donc, tu vas rentrer, tu trouves même pas le temps de faire un câlin à tes enfants ni prendre ta douche. Donc, tu vas rentrer, tu vas courir comme une dingue jusqu'à minuit, une heure. J'ai travaillé. Je connais ce que c'est. Et des fois, tu prépares le repas de demain, s'ils ont pas classe. Tu vas faire un peu d'économies pour ne pas les mettre dans un centre de loisirs. Pour plus tard dans la vie parce que moi 40 ans, il me reste 10 ans encore...et, encore rires...d'abord, c'est si, je trouve un job (elle insiste sur le si). Tu vois moi, je te parle logique. La logique, c'est ça. Tu veux que je te parle comme les gens, les autres qui te disent « c'est beau le travail » ? C'est vrai, c'est beau...si j'avais ma propre société. Je suis là, je peux me libérer, regarder mes enfants, leur donner à manger. C'est important. J'aurais aimé rester à midi pour donner à manger aux gosses. Je suis peut être une maman poule. Ouais, je le suis. C'est mieux que ça. C'est mieux parce que je me partage en deux. Je fais le rôle de l'homme et, le rôle de la femme. Quand je dis le rôle de l'homme, ça c'est peut être archaïque, mais, je pense que la femme qui fait des enfants : déjà, il faut neuf mois pour le porter et, deux ans pour l'allaiter.*

*« Moi, je t'ai dit moi, j'aime bien travailler mais être libre dans mon travail. C'est pour ça que j'aime bien le commerce parce que le commerce, tu es libre. J'aime bien le travail dans les hôtels, tu es libre. La restauration aussi. En fait, c'est un truc que j'ai toujours touché. C'est comme une maison, un entretien... par contre, j'aime pas les bureaux. Je n'aime pas rester derrière un bureau. Mais, j'aimerais bien apprendre à faire, taper sur un clavier... être à jour, suivre le rythme de la vie. Je suis encore paysanne. Rires. Non, non, c'est la réalité. Disons que quelqu'un qui ne tape pas sur ordinateur, il est délétré. Je suis un peu délétrée. Mais, je vais me rattraper. Je sais que je ne suis pas délétrée. Mais, je ne sais juste pas taper sur clavier... »*

*WH. L'essentiel avant les désirs, avant les (autres) besoins : « Quand j'aurai la maison, je te dirai ce qui me manque... »*

- Qu'est ce qui te manque le plus ? Qu'est ce qui est le plus difficile à gérer dans ta situation ?

*« Ce qui est le plus difficile à gérer dans ma situation ? Déjà, j'ai pas de maison. Et, quand t'as pas ça, t'as rien. Tu peux pas faire l'évaluation des choses. Tu peux pas évoluer. Qu'est ce qui me manque ? Quand j'aurai la maison, je te dirai ce qu'il me manque. C'est ça l'être humain. Il y a toujours quelque chose qui manque. Rires. Mais, pour le moment, j'ai juste une chambre d'hôtel. Dieu merci, j'ai un toit, je ne dors pas dans le froid. Ma chambre est aménagée comme un petit studio ce qui fait qu'il y a toutes les couleurs que je veux pour donner une vie...*

Happy end...

Nous avons repris contact avec WH, deux ans plus tard, en novembre 2005. Elle travaille, après une formation (aide à l'enfance), s'est remariée (religieusement), a obtenu sa « carte de 10 ans » et sa demande de naturalisation est en cours. WH. habite toujours dans un foyer et le couple attend l'attribution d'un appartement. Elle, a écrit un article dans un journal militant (nous l'avions également rencontrée à l'APEIS), et voudrait écrire un livre de témoignage, à partir de son expérience.

## **CONCLUSION : UN « CURSEUR » DU RAPPORT AU TRAVAIL ?**

On s'en tiendra dans cette conclusion, à la comparaison entre femmes selon leurs situations et expériences de vie, puisque nous avons esquissé en introduction et dans tout le début de

cette communication, des éléments de comparaison entre hommes et femmes sur le thème de la signification du travail.

Nous voudrions préciser toutefois, qu'aussi bien la comparaison entre femmes, que la comparaison hommes/femmes, ou que celle qu'on peut faire entre les hommes, se base sur des éléments de *situation*, essentiels à nos yeux pour saisir les différences dans les rapports au travail. Bien entendu, la définition de la situation s'entend plus ou moins largement selon qu'on entreprend une comparaison entre sexes ou entre personnes du même sexe, dans une même aire culturelle ou dans des aires culturelles différentes. Dans le premier cas, l'élément de situation premier est celui de la société globale et de ses normes et codes concernant la division sexuée des rôles et des places. C'est sur cette « toile de fond » que l'on prend en compte des éléments plus circonscrits, tels que, dans la thématique qui nous intéresse ici, le type de trajectoire antérieure au chômage. De même, lorsque l'on analyse et compare des parcours de personnes de même sexe ou des deux sexes, appartenant à des aires culturelles différentes, c'est l'élément sociétal large qui compose la toile de fond.

Que nous disent les différentes situations des femmes sur leurs représentations respectives du travail ? Ils nous semble qu'elles nous disent d'abord qu'il faut une sécurité de situation minimale pour se projeter dans le travail, c'est-à-dire, et les différents cas des émigrées maghrébines le montrent, pour entamer un processus d'individuation (SD), voire pour « arracher » un statut de sujet, correspondant à une identité individuelle déjà bien installée dans la personne (WS et WH). Ce statut de sujet ou la question de « l'individuation » ne se pose pas pour les femmes françaises présentées. Celles-ci sont désormais assurées d'un tel statut, quelles que soient les difficultés qu'elles traversent en raison du chômage, et malgré l'existence en France de « rapports sociaux de sexes » : la comparaison avec les maghrébines est à ce propos éclatante. Il s'agirait donc la d'un premier « curseur<sup>18</sup> » ou d'une première position du « curseur » qui permet l'élaboration d'un rapport au travail, étroitement conditionné, selon nous, à la possibilité d'une parole et d'actes à la première personne, de modes de vie autant que possible personnellement choisis.

Lorsque la comparaison se fait entre femmes d'une même aire culturelle, les Françaises par exemple, d'autres éléments de situation doivent être pris en compte, tels que l'expérience passée et l'expérience même du chômage. Quels sont, dans leurs cas, les éléments d'étayage pour soutenir tel ou tel discours sur le travail ? Nous avons dit en introduction que certaines femmes militant dans les associations de chômeurs tiennent un discours politisé sur la société et sur le travail. Certaines refusent désormais celui-ci soit en raison d'une vie déjà « gâchée » par le travail et au nom de découvertes et de révélations d'autres possibles données par le chômage ; soit au nom d'une activité artistique qui serait le « vrai travail » et par rapport à laquelle les autres « boulots » sont strictement alimentaires, et frustrant en proportion du temps qu'ils volent à l'autre activité. Mais les éléments d'étayage sont importants dans ces cas : l'existence, derrière soi, d'une vie professionnelle remplie, à laquelle par conséquent on peut tourner le dos... ceci d'autant plus que le conjoint travaille et gagne bien... la vie du ménage : ce que reconnaissent ces femmes, très modernes dans leurs modes de vie et parfaitement indépendantes... sauf financièrement. Autre élément d'étayage : l'existence aussi d'une nouvelle vie et d'une nouvelle socialité, données par le militantisme et révélées

---

<sup>18</sup> C'est avec une grande prudence que nous utilisons ce terme, car nous sommes très éloignée d'une vision linéaire qui rappellerait « le sens de l'histoire ». Mais dans certains cas, force est de constater, qu'il est des conditions premières pour que certaines expériences et situations soient rendues possibles.

par l'expérience même du chômage. Cet ensemble éclaire bien dans leurs cas une toute autre manière de vivre le chômage, loin de la vacuité et du temps trop long...

L'existence d'une vie de travail bien nourrie précédemment est importante, selon nous, pour « pouvoir vouloir » changer d'horizon, accorder une autre place au travail ou s'en faire une autre idée, ou une idée tout simplement, suffisamment éprouvée : c'est une *expérience* à partir de quoi on peut se prononcer. On imagine, en revanche, qu'un ou une jeune qui n'a jamais travaillé, aurait plus de mal, aujourd'hui en France, à se projeter sur le long terme dans le « non travail » même s'il ou elle en a les moyens financiers et culturels (amis politiques, occupations, etc.). C'est du reste ce que notre enquête nous montre, à travers le refus net de tous les jeunes rencontrés, de l'idée d'un revenu garanti, même d'un niveau suffisant pour vivre. Ceux qui sont éventuellement d'accord avec cette idée, le sont *en général* et pour les autres, mais n'en voudraient pas pour eux-mêmes. Le « curseur » du rapport au travail, serait ici celui de l'âge et de l'expérience qu'il recouvre ou non.

Si l'on rejoint maintenant une autre aire culturelle, celle où domine un schéma familial traditionnel, nous avons déjà souligné, avec les trois cas présentés (SD, WH et WS), les différentes intonations que prennent les discours et projections sur le travail, en fonction de l'ancienneté de l'immigration et de la stabilité ou non de cette situation (avec ou sans papiers). Un autre élément ou « curseur » à prendre en compte tient évidemment à l'appartenance sociale des femmes concernées. Celles qui mettent en avant, à travers le travail (SD) ou l'exil (WH et WS), le besoin de s'affirmer comme sujet n'ont pas le même type de vie ni de statut social que ceux de Madame V., exilée en France avec son mari et ses enfants, après la révolution iranienne. Cette femme, qui a aujourd'hui 55 ans, a toujours travaillé dans diverses ambassades, tandis que son mari, en Iran, était un artiste de renom. Une fois en France, elle s'est investie bénévolement dans une association d'aide aux exilés iraniens, tandis que lui est devenu chauffeur de taxi. Elle n'envisage pas de faire un travail inintéressant mais a besoin de demeurer très active. Elle ne sait pas ce qu'elle peut attendre de la prestation préconisée par l'ANPE (on la rencontre également chez un prestataire), mais est contente d'y trouver du monde et d'y avoir des échanges. À un travail inintéressant ou contraignant sur le plan des horaires et des transports elle préférerait, dit-elle, faire un travail bénévole dans une bibliothèque de quartier, comme cela lui est déjà arrivé. C'est là une modalité du « travail pour soi », soutenue là encore par le travail du conjoint. Mais travail du conjoint *revendiqué* cette fois, (contrairement aux femmes militantes mentionnées plus haut, « libres, modernes et dépendantes financièrement »), par cette femme « libre, traditionnelle et dépendante assumée », qui juge absolument nécessaire à l'équilibre familial que l'homme nourrisse la famille... Quitte à ce que lui troque un emploi épanouissant pour un autre, dont elle ne dit pas s'il le satisfait.... Elle est en quelque sorte le parfait miroir des hommes que nous avons rencontrés dans la première partie, notamment des hommes maghrébins : son « travail pour soi » est le pendant du « travail statut dans la famille » de ces derniers :

*« Mais pour un homme c'est différent !... on dit c'est l'égalité, mais c'est faux ! C'est l'homme qui doit emmener la nourriture à la maison. S'il n'y a pas, il y a la bagarre. Un jour que mon mari ne travaille pas, je me fâche avec lui. Changeant de voix : 'allez vas-y, travaille, va chercher de l'argent !' (rires). Prenant un air plus sérieux : Mais pour les hommes c'est dramatique »... Et d'évoquer le cas de Monsieur B1 (cf. plus haut), qui fréquente le même organisme qu'elle, et pour qui elle se déclare être très malheureuse.*

L'enchevêtrement des paramètres à prendre en compte pour appréhender les significations du travail invite à beaucoup de prudence en général, dans la manière même de poser les questions. Il en va de même lorsque le travail est interrogé du point de vue du genre. Il importe en particulier de ne pas adopter un point de vue « victimaire » pour ce qui concerne

les femmes. Il importe aussi de saisir dans quelles contraintes les hommes sont pris. Il importe enfin de demeurer clairvoyant quant au rôle des femmes elles-mêmes dans le maintien de certains *statut quo*. Ce qui donne la mesure de la force et du chemin parcouru... et à parcourir encore, par les femmes qui héritent surtout, avec la tradition, de la domination masculine et qui entendent en sortir.

## BIBLIOGRAPHIE

- BENARROSH Y., 1997 (a), « Le rôle des difficultés dans l'élaboration et la reconversion de compétences. Le cas d'anciens ouvriers des filatures », *Formation-Emploi*, n° 59, La documentation Française.
- BENARROSH Y., 1997 (b), « De l'usine traditionnelle au travail peu prescrit », *Connexions*, n° 70.
- BENARROSH Y., 1999, « La notion de transfert de compétence à l'épreuve de l'observation », *Travail et emploi*, n° 78, janvier.
- BENARROSH Y., 2000, « Tri des chômeurs : vers une approche des « trappes d'inemployabilité » ? », *Travail et emploi*, janvier.
- BENARROSH Y., 2001, « Le travail : norme et signification », *Revue du MAUSS semestrielle* n° 18, *Le travail est-il (bien) naturel ?*
- BENARROSH Y., 2002, « Perte d'emploi et reconversion : faire parler l'expérience », in A.-F. Garçon et alii (dir.), *Démolition, Disparition, Déconstruction*, Ed. Centre d'Histoire des Techniques, Cnam, EHESS.
- BENARROSH Y., 2003, « Les trappes d'inactivité : chômage volontaire ou chômage de résistance ? », *Travail et emploi*, n° 95, juillet.
- BENARROSH Y., 2004, Individu et travail, in Berton F. et alii (dir.), *Initiative individuelle et formation*, L'Harmattan – Cahiers du GRIOT (Coll. Logiques sociales).
- BENARROSH Y., 2005, « Les chômeurs, leurs institutions et la question du travail... Ou le travail vu du chômage », *Rapport CEE*, décembre.
- BIDET A., 2006, « Le travail et sa sociologie au prisme de l'activité », in "Sociologie du travail et activité", A. Bidet et alii édts, Octarès, coll. Le travail en débats, à paraître.
- CELIERIER, S., 2003, « Marge du travail et pauvreté. Enquête auprès de femmes hébergées dans des structures d'urgence », *Les cahiers d'Evry*, Centre Pierre Naville, mai.
- CLOT Y., PENDARIES JR., 1997, *Les chômeurs en mouvement*, APST/MIRE, convention de recherche 16/95.
- CLOT Y., 1999 (a), « Sortir de soi. Travail, chômage et action collective », *Cahier de Ressay*, n° 3 - 4
- CLOT Y., 1999 (b), *La fonction psychologique du travail*, PUF, coll. Le travail humain.
- DE GOURCY C., 2005, *Migrations féminines*, colloque de Tanger, novembre.
- DEMAZIERE D., 1995 et 2006, *La sociologie du chômage*, Repères, La Découverte (réédition entièrement remaniée à paraître en 2006).
- DEMAZIERE D., PIGNONI MT., 1999, *Chômeurs : du silence à la révolte*, Hachette Littératures.
- FLAHAUT F., 2002, *Le sentiment d'exister*, éditions Descartes et Cie.
- GUILLEMOT F., 2005, *Migration féminines*, colloque de Tanger, novembre.
- MANRY V., 2005, « Les mobilités féminines maghrébines dans l'espace euro-méditerranéen », *Migrations et Société*, mai.
- SCHNAPPER D., 1981, *L'épreuve du chômage*, Folio actuel (édition de 1994).
- SCHWARTZ Y., 1992, *Travail et philosophie. Convocations mutuelles*, Octarès éditions.
- SCHWARTZ Y. (dir.), 1997, *Reconnaitances du travail. Pour une approche ergologique*, PUF-Le travail humain.
- VATIN F., 1997, « Défense du travail », *Alinéa* (repris in *Revue du Mauss*, « Travailler est-il bien naturel ? », 2001).

## DERNIERS NUMEROS PARUS :

téléchargeables à partir du site  
<http://www.cee-recherche.fr>

- N° 61** *L'épreuve de la recherche d'emploi vue par les chômeurs âgés*  
DELPHINE REMILLON  
mai 2006
- N° 60** *Les déterminants des âges de départ à la retraite en France et en Suède*  
ROMINA BOARINI, CHRISTINE LE CLAINCHE, PETER MARTINSSON  
avril 2006
- N° 59** *Are Quantity and Quality of Jobs Correlated? Using, Interpreting and Discussing the Laeken Indicators*  
LUCIE DAVOINE  
avril 2006
- N° 58** *Black Market, Labor Demand, Tax Evasion*  
MARC-ARTHUR DIAYE, GLEB KOSHEVOY  
mars 2006
- N° 57** *From Internal to Transitional Labour Markets? Firms Restructuring and Early Retirement in France*  
LUC BEHAGHEL, JEROME GAUTIE  
février 2006
- N° 56** *Intégration des publics ayant bénéficié d'une régularisation – Roubaix, 59 –*  
FRANÇOIS BRUN, MARINE GACEM, LILIA SANTANA  
février 2006
- N° 55** *Pénibilité du travail. Évaluation statistique*  
ENGIN YILMAZ  
janvier 2006
- N° 54** *Croissance de la productivité et réallocations d'emplois au Maroc : la contribution des créations et disparitions d'entreprises*  
RICHARD DUHAUTOIS, SAID EL HAMINE, AMIN EL BASRI  
janvier 2006
- N° 53** *PME et industrialisation : Que sont devenues les PME du « miracle choletais » (1945-2004) ?*  
BRUNO COURAULT  
décembre 2005
- N° 52** *La révélation des préférences éthiques pour la redistribution : comparaison de la portée de différentes méthodes empiriques*  
CHRISTINE LE CLAINCHE  
décembre 2005